

LES

DAMNÉS DE JAVA

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

La dernière Fleur d'une Couronne, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Madame de la Chanterie et **l'Initié**, par H. DE BALZAC. 3 vol.
Laurence de Montmeylian, par MOLÉ GENTILHOMME. 6 vol. in-8.
Le Garde-chasse, par ÉLIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Le Beau Laurent, par P. DUPLESSIS, aut. des *Boucaniers*. 4 v. in-8.
La chute de Satan, par AUGUSTE MAQUET. 6 vol. in-8.
Rigobert le Rapin, par CHARLES DESLYS, auteur de la *Mère Rainette*, etc., etc. 4 vol. in-8.
Le Guetteur de Cordouan, par PAUL FOUCHER. 3 vol. in-8.
La Chasse aux Cosaques, par GABRIEL FERRY. 5 vol. in-8.
Le Comte de Lavernie, par AUGUSTE MAQUET. 4 vol. in-8.
Montbars l'Exterminateur, par PAUL DUPLESSIS. 5 vol. in-8.
Un Homme de génie, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
Le Garçon de Banque, par ÉLIE BERTHET. 2 vol. in-8.
Les Lorettes vengées, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Roquevert l'Arquebusier, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
Mademoiselle Bouillabaisse, par CH. DESLYS. 3 vol. in-8.
Le Chasseur d'Hommes, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.
L'Usurier sentimental, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
L'Amour à la Campagne, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
La Mare d'Auteuil, par CH. PAUL DE KOCK. 10 vol. in-8.
Les Boucaniers, par PAUL DUPLESSIS. 3 vol. in-8.
La Place Royale, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La marquise de Norville, par ELIE BERTHET. 3 vol. in-8.
Mademoiselle Lucifer, par XAVIER DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
Les Orphelins, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
La Princesse Pallianci, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
Les Folies de jeunesse, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
Livia, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
Bébé, ou le Nain du roi de Pologne, par ROGER DE BEAUVOIR. 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, par Madame DUPIN. 2 vol. in-8.
L'heure du Berger, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.
La Fille du Gondolier, par MAXIMILIEN PERRIN. 2 vol. in-8.
Minette, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
Quatorze de dames, par Madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
L'Auberge du Soleil d'or, par XAVIER DE MONTÉPIN. 4 vol. in-8.
Débora, par MÉRY. 3 vol. in-8.
Les Coureurs d'aventures, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.

(Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis).

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LES

DAMNÉS

DE

JAVA

PAR

MÉRY

auteur de

La Juive au Vatican.

II

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

LES

PAYSANS

PAR H. DE BALZAC

Les *Paysans*, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion devait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la *Comédie Humaine*. L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le *paysan* du *bourgeois*. Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante figure de Rigou ; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les types devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

ROBERT LE RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME ET CONSTANT GUÉROULT

Le public, vivement impressionné par le succès des derniers livres de MM. Molé-Gentilhomme et Constant Guéroult, attendait avec impatience l'œuvre nouvelle que nous annonçons sous ce titre. Cette attente n'a pas été trompée. Jamais roman historique n'avait réuni à un plus haut degré les éléments qui font la valeur de ces sortes de compositions. *Robert le Ressuscité* est un tableau dramatique et saisissant de la France sous Charles V. Les scènes de routiers, bizarres et hardies, s'y mêlent heureusement à de gracieux paysages et à une intrigue d'amour des plus attendrissantes. Les types de Robert et de Raoul de Fenestrange, ceux de Clochepain, du jeune page Lorenzino et d'Aïssa la Caudiote, resteront comme des modèles de noblesse, de vrai comique, de passion et d'énergie. On reconnaît dans cet ouvrage la touche vigoureusement accentuée des deux écrivains qui ont écrit *Roquevert l'Arquebusier*, ce roman dont le succès prodigieux, constaté par des reproductions sans nombre et par des traductions dans presque toutes les langues, doit être compté parmi les plus solides et les plus réels de la librairie moderne.

CHAPITRE NEUVIÈME

IX

A l'extrémité du golfe, un rocher grisâtre, taillé à pic comme une muraille, et s'ensevelissant dans la mer à des profondeurs immenses, couvre le corsaire *Malaca* devenu forban.

Un navire de l'Achéron, monté par des marins de l'enfer, donnerait une idée du *Malaca* en ce moment.

Trente bandits recrutés à Sumba, aux îles d'Aru, à Timor, à Banjermassing, à Buton, se démènent à bord et font luire aux étoiles toutes les nuances du cuivre indien sur des visages de démons.

Le chef, le terrible Bantam, dont la comtesse Aurore nous a donné le portrait, bondit sur le pont avec l'agilité du mandrille, et blasphème avec des sifflements de boa.

— Ici, Pluton ! ici, Neptunio ! crie-t-il; vous êtes des lâches ! vous êtes des femmes ! vous étiez dix contre cinq ; vous

avez fui comme des requins devant une anguille ! Par la mort de tous les dieux bleus, vous ne verrez pas le soleil de demain !

Les deux Malais bégayaient une justification.

— Avalez votre langue ! reprit Bantam, vous m'irritez comme le tamtam fêlé de Myassour ! l'agonie ne parle pas, elle râle ! Je vais vous enterrer dans le ventre des poissons.

Et Bantam tira un coup de pistolet à bout portant sur Pluton et Neptunio.

Ils tombèrent, et on jeta leurs cadavres à la mer, comme on se débarrasse d'un lest trop lourd.

— Ici, Cobra-Capel! et toi, OEil-de-Tigre, ici! cria Bantam.

Les deux bandits s'avancèrent en tremblant.

— Vous êtes deux rameaux de mon arbre de fer; vous êtes courageux comme l'éléphant Irivalti! vous aurez trois parts de plus dans la prise du trois-mâts le *Diemen*.

Tout l'équipage applaudit à cet acte de justice, et le plus grand silence se fit tout de suite pour entendre les autres paroles du chef.

— Cobra-Capel, poursuivit Bantam, Pluton et Neptunio sont morts ils ne peuvent plus me répondre; tu vas me ré-

pondre pour eux, et la vérité toujours... entends-tu? J'ai une balle de plomb pour tous les mensonges.

Cobra-Capel fit signe qu'il répondrait à la demande par une vérité.

— Ces deux coquins, continua Bantam, ont-ils assassiné Surcouf?

— Non, capitaine, répondit Cobra-Capel; nous avons déposé M. Surcouf, d'après vos ordres, sur la pointe de Madura, et il ne lui a été fait aucun mal.

— Tu le jures par Boudha-Çoura, le mauvais esprit des nuits?

— Oui, capitaine.

— C'est bien... Et les cinq Bretons?

— Ah! capitaine... ceux-là... on leur a fait passer le goût du riz.

— Et les deux qui ont conduit la femme blanche à la case des Cinq ont-ils parlé avant de mourir?

— Ils n'ont pas dit un mot, capitaine; ils sont morts comme des fakirs à la fête de Raous-Jatreh.

— Et vous verrez, s'écria Bantam, que ces chiens de blancs diront encore que Bantam est un misérable coquin, bon à pendre à la vergue du *Malaca!* Je tenais ce requin de Surcouf, là, dans ces deux mains; je pouvais l'écraser, comme le buffle écrase le tigre au cirque de Batavia, et je le laisse vivre, parce qu'il a

été bon pour moi ! On a du cœur, chez nous !

— A votre place j'en aurais fait tuer un de plus, capitaine, murmura timidement une voix.

— Ah ! vous croyez donc — s'écria le chef malais en sautant sur le cabestan comme un oiseau sur son perchoir — ah ! vous croyez donc que je veux mener éternellement la vie que je mène, une vie de singe et de poisson !

Les éclats de rire arrêtèrent Bantam.

Il reprit sur le même ton :

— Je veux être un nabab de Pulo-Pinang. Je veux fumer le houka dans un chattiram de bois d'érable, avec deux

belles esclaves bengalis, l'une pour allumer l'opium, l'autre pour me donner de la fraîcheur, à midi, avec un panka.

— Il a raison, le capitaine! crièrent plusieurs voix de courtisan.

— Est-ce que je ne suis pas de l'argile dont on fait les Anglais, là-haut ou là-bas? poursuivit le chef, et, par le Tigre noir mon père, je vaux mieux qu'un Anglais. Ces pâles de l'Europe ont des chairs qui se fondent au soleil, et moi, voyez mon épiderme! on en a fait la porte de bronze de la pagode de Caveri!

— C'est vrai! c'est vrai! dirent en chœur les mêmes voix.

— Et vous autres mes bons amis, con-

tinua Bantam, vous qui êtes les soixante mains de mon corps, vous croyez que je vous laisserai sur mer quand je me débarquerai? Vous croyez qu'après vos services je vous récompenserai en vous donnant un caillou des Maldives et une boulette de riz à manger par jour, comme un jemidar de pagode?

Bruyant accès de gaîté folle dans l'équipage.

— Ah! mes amis, vous me jugeriez mal! Je veux vous donner à tous assez d'argent pour faire le commerce des écailles et du sang de dragon. Vous ne connaissez pas le commerce; je vais vous l'apprendre en deux mots; c'est plus fa-

cile que les échecs. Vous achetez pour une piastre une pacotille de marchandise avariée; vous donnez des échantillons superbes, et vous la vendez dix piastres. Le lendemain, vous levez le pied, et vous prenez votre vol. L'acheteur arrive pour se faire rendre son argent, et il ne trouve que la cendre de votre pipe sur votre hamac d'auberge. Voilà le commerce.., l'avez-vous appris?

— Oui, oui, crièrent les forbans.

— Maintenant, poursuivit le chef, maintenant, si je vous ordonnais de vous précipiter la tête la première dans la gueule du volcan Mara-Api, que feriez-vous?

Tous les forbans se précipitèrent comme un seul homme aux pieds de leur capitaine.

— Relevez-vous, leur dit-il, et écoutez-moi. Il y en a parmi vous qui ne voudront pas faire le commerce, je le sais. Il y a les paresseux du soleil, ceux-là ne savent pas même parler à l'ombre ; un mot leur fait suer les lèvres ; je les connais.

Plusieurs paresseux rirent aux éclats.

— Je travaillerai pour tous, reprit Bantam ; et je puis enrichir, d'un seul coup, tout le monde. Vous connaissez la vallée de Banjermassing, au sud de Bornéo ?

— Oui, crièrent-ils comme une seule voix.

— La poudre d'or coule dans cette vallée, comme la mer dans le détroit de Malaca, reprit Bantam. Il y a de quoi enrichir les cent millions de mendiants que l'Inde fait mourir de faim. C'est de la vraie poudre d'or anglais ; j'en ai des échantillons dans la chambre de Surcouf... je vous en donnerai quelques grains à chacun ; mais il nous en faut une tonne.

— Au moins, dirent quelques forbans.

— Eh ! je vous donne la mine, si vous la prenez ! continua le chef ; mais on ne prend pas cette mine à l'abordage, comme

un trois-mâts de la compagnie anglaise. Il faut tirer le diable du puits par ses cornes. Le roi de Bornéo tient à sa poudre d'or; un vieux roi entêté, qui ne peut plus se payer un plaisir en ce monde! Tous les hommes qui mettent le pied dans la vallée de Banjermassing sont pris et pendus à un mancenillier sans feuilles... J'ai vu cet arbre; il est mort desséché au soleil, et il secoue des squelettes à toutes ses branches nues. Ce n'est pas gai à voir... avez-vous peur de ce mancenillier?

— Non! non! crièrent les forbans.

— Mes amis, vous connaissez le *Pan-*

toun des Célèbes ?... Vous ne le connaissez pas... Voici le refrain :

Pauvre mort a fait triste vie :
Toujours voir le bonheur absent,
Manquer des biens que l'on envie :
Il vaut mieux mourir en naissant.

Ce refrain fut vivement applaudi par l'équipage.

— Cela veut dire, mes amis, que vous serez tous pendus, peut-être, à Banjermassing ; mais, si la corde casse, nous revenons avec un trésor à la ceinture, et toute notre vie nous marchons dans des souliers... Cela vous convient-il ?

— Bien, capitaine ! crièrent toutes les voix.

— Je vous conduirai à la mine. Je vous le jure par l'esprit de la mer qui peut me noyer cette nuit! Les soldats du roi de Bornéo sont des épouvantails de tapisserie chinoise, mais ils sont nombreux; nous tomberons sur eux avec des cricks de Java; point de carabines, une balle ne tue qu'un homme. Nous ferons *amock;* c'est plus sûr : nous les faucherons comme des épis de rizières. Je serai à votre tête; comptez sur moi.

Un cri d'enthousiasme accueillit Bantam.

Le chef s'assit sur le cabestan, croisa les bras, et donna une contraction sérieuse à son visage.

L'attention redoubla.

— Mes enfants, continua-t-il, vous avez tous vu à bord cette femme blanche qui s'est échappée, et que les marins bretons ont conduite à la case des Cinq. Vous m'avez déjà rendu un grand service, en me dénonçant ce qui s'était passé dans mon sommeil, mais vous ferez davantage...

— Nous ferons tout, interrompit la voix de l'équipage.

— Je donnerais, reprit Bantam, je donnerais la mine de Banjermassing pour cette femme; je donnerais l'Inde, si je la tenais dans mes coffres, comme Palmer... Cette femme est là-bas, vis-à-vis, avec

cinq chrétiens pâles comme des fleurs de néfliers du Japon ; des hommes qui viennent d'un pays éclairé par deux lunes, et qui ne connaissent pàs nos passions de tigres, nos coups de soleil d'équateur ; je veux cette femme ; c'est ma prise de corsaire, c'est mon bien. Vous avez manqué ma première descente, nous ne manquerons pas la seconde ; j'irai avec vous.

Toutes les mains se tendirent vers Bantam, pour lui promettre bonne assistance.

— Ecoutez-moi bien, poursuivit le capitaine ; ces coquins d'hommes pâles ont bâti au bord de la mer un petit fort

dont je me moque comme d'un parasol chinois. Je ne veux pas perdre mes boulets à le démolir. Nous mettrons les deux embarcations à la mer, et nous accosterons de l'autre côté, hors de la portée du fusil.

Les plus dévoués firent un mouvement pour courir à la chaloupe. Bantam les arrêta d'un signe et continua!

— Ecoutez-moi bien, mes amis. Nous sommes quinze cette fois, et ils ne sont que cinq : la descente sera donc facile. Mais la femme blanche peut nous échapper à la faveur de la nuit... J'ai tout prévu... Vous connaissez les bois de cette côte ; il est impossible de supposer que

la femme se sauve par la chaussée de briques; elle tomberait dans la gueule d'un tigre à cent pas de l'habitation. Elle ne peut trouver d'autre abri que la forêt qui couvre la colline, une forêt embrouillée comme un écheveau de soie entre les mains d'un enfant. Ceux qui voudraient s'y réfugier brusquement laisseraient sur leur passage un abattis de feuilles et de branches brisées, comme font tous les éléphants imbéciles quand ils sont poursuivis par les chasseurs. Vous aurez l'œil sur ces traces, et, si vous ne découvrez rien la nuit, car il fait très sombre de ce côté, nous attendrons le jour, et alors je me charge, moi, de trou-

ver la femme ; elle aura laissé, sans le savoir, des lambeaux de sa robe à toutes les broussailles de la forêt. La robe trahit toujours la femme, comme la crinière trahit le lion dans les taillis épineux... J'ai dit : agissons.

Les têtes s'inclinèrent, et de tous côtés on se mit à l'œuvre pour la nouvelle expédition.

Le *Malaca*, bientôt après, dérapa et gouverna comme s'il eût voulu se diriger vers Cheribon, à l'ouest de Samarang.

Du haut de son observatoire, le comte Raymond vit cette manœuvre, et pensa que le pirate, se croyant découvert, ga-

gnait l'île de Madura et renonçait, du moins pour cette nuit, à son projet de descente.

Cependant, comme il faut toujours se méfier des pirates, le jeune gentilhomme garda toutes les précautions de son premier plan, et ne voulut pas laisser endormir sa vigilance sur la chance souvent trompeuse d'une supposition.

Les nuits sont très longues sous l'équateur, et en douze heures de ténèbres bien des crimes peuvent s'accomplir et bien des résolutions changer.

L'ombre noire du *Malaca* traversa le fond du golfe, et disparut derrière l'autre cap.

C'était donc de ce côté que les yeux de Raymond devaient se fixer pour surprendre une chaloupe de descente, car les bas-fonds dangereux qui avoisinent le rivage ne permettent le débarquement qu'à de légères pirogues, et tiennent à distance même les navires de bord le moins élevé, comme le *Malaca*.

Il fallait aussi bien se méfier des illusions d'optique et des mirages de la nuit, sur cette mer chatoyante, qui copiait le firmament dans les ténèbres et faisait flotter à sa surface les étincelles tombées des constellations.

Le vent, qui toujours soufflait de terre, ne permettait pas aux embarcations de se

servir de la voile, et le jeu moutonnier des vagues pouvait longtemps dérober la vue d'une chaloupe et ne laisser découvrir sa marche qu'à une petite distance du port.

Le démon Bantam connaissait bien toutes les supercheries d'attaque, et il ne voulait pas échouer deux fois. Les deux chaloupes de descente doublèrent le cap, et elles voguaient à fleur d'eau, toujours couverte par l'écume des vagues. Rameurs et forbans ne montraient pas leurs têtes au-dessus du bord. L'eau et le bois roulaient ensemble, et même pendant le jour on n'aurait vu que l'eau.

Ces parages étaient si connus de Ban-

tam, qu'arrivée à une encâblure du débarcadère, la première chaloupe, conduite par le chef, tourna sa proue à droite, mouvement qui fut imité par la seconde, et les bandits débarquèrent dans une petite anse, comme s'ils eussent deviné le plan du comte Raymond.

Le chemin à suivre était pénible et aurait sans doute rebuté des hommes ordinaires; mais Bantam avait horreur des sentiers battus et n'était jamais plus à l'aise que sur la pointe d'un roc ou sur la marge glissante d'un précipice. Ses compagnons suivaient, en mettant leurs pieds dans ses pas.

Bantam et ses quatorze bandits, n'ayant

pour tout vêtement qu'un caleçon de coutil rayé, gravirent une montagne abrupte, en s'aidant de leurs griffes, et, sur le versant opposé, ils trouvèrent une forêt épaisse où les bêtes fauves avaient élu domicile depuis la création. A l'aspect de ces hommes plus fauves qu'elles, les races félines se retiraient en poussant des hurlements rauques, comme des locataires contrariés dans leurs droits par d'injustes, mais puissants usurpateurs. Quinze européens aux chairs pâles et à cheveux blonds auraient été dévorés sur place, en essayant d'exproprier ces antiques locataires des domaines de Java; mais ces quinze sauvages bronzés, an-

guleux, lestes, horribles, jetant leurs faces de quadrumanes et leurs chevelures de couleuvres dans les éclaircies du bois, apparaissaient, sur ce sol désert, comme les plus redoutables animaux de la création indienne. Les lions et les éléphants seuls ne s'y seraient pas trompés, et auraient reconnu des hommes dans ces insolents violateurs de la propriété féline ; mais Bantam ne se serait pas hasardé sur un domaine habité par ces nobles et raisonnables animaux ; il connaissait son terrain.

La forêt traversée, Bantam descendit une rampe de rochers et retrouva la mer.

Les bandits suivaient en aveugles. Ils longèrent la côte sans user d'aucune précaution, car ils se trouvaient alors à une très grande distance de la guérite de pierre. Bantam marchait en tête et n'avait pas encore songé à prendre à deux mains sa carabine, toujours suspendue en bandoulière, un silence morne régnait sur le rivage ; il était à peine troublé par le bruit faible et intermittent des petites vagues, car le vent ne tourmentait que la haute mer.

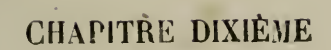
Strimm, qui flairait de loin les émanations de la race humaine, en vrai sauvage de profession, toucha le coude de Paul, et, regardant à gauche, il fit un

signe de détresse, tout de suite compris.

Paul, qui avait une oreille féline, se coucha sur le sable pour recueillir les bruits les plus lointains, et relevant la tête il donna satisfaction à la conjecture de Strimm.

Les cinq colons mirent leurs doigts à la détente de leurs carabines, et leurs yeux, du côté de la terre.

Un angle saillant de roc cachait encore Bantam et ses compagnons.



CHAPITRE DIXIÈME

X

Dans un massif d'arbres et d'arbustes peu éloigné de la mer, la belle protégée ou la protectrice des colons ne cessait de calmer avec la caresse de ses petites mains les terreurs nerveuses du chien

Asthon, lorsque tout à coup elle vit s'opérer un changement dans le maintien du molosse de Java. Le noble animal se posa fièrement sur ses quatre pattes et ne fit plus entendre la plainte sourde et intermittente, qui annonce le voisinage des bêtes fauves. Un autre bruit venait d'arriver aux oreilles infaillibles d'Asthon, et lui rendait son humeur belliqueuse et son mépris des dangers purement humains.

Les colons, mes maîtres, pensa-t-il, ne sont pas ici pour entrer en chasse contre les bêtes féroces, mais contre des hommes. J'entends des bruits de pieds ; je flaire des exhalaisons qui viennent d'une

chair sans fourrures. Il s'agit d'une chasse aux forbans. Plus de peur! à mon devoir!

On est bien forcé d'admettre que les chiens raisonnent, puisque l'action met tout de suite leur pensée en évidence. En quelle langue formulent-ils leur logique intérieure? C'est ce que nous ignorons; en les voyant agir, on devine qu'ils ont parlé.

Asthon s'échappa des mains d'Aurore, fit trois bonds sur le sable et se mit à l'avant-garde, à côté de Paul, au moment où Strimm, autre chien bipède, flairait l'ennemi dans l'air.

Paul ordonna au chien de se taire,

mais l'ordre parut sans doute absurde à l'animal, car un aboiement furieux éclata tout à coup et arrêta les quinze bandits derrière le roc saillant qui les masquait encore.

Le comte Raymond, qui croyait avec raison à l'infaillibilité du chien, ne perdit pas son temps à s'étonner ; il quitta la guérite précipitamment, afin de changer son plan de bataille, comme fait un général lorsqu'il s'aperçoit qu'un incident imprévu détruit le lendemain les savantes combinaisons de la veille.

Des terreurs les plus vives, le noble Asthon venait de passer au courage le plus indompté ; il avait à cœur de faire

oublier une lâcheté involontaire, et tous les ordres muets de Strimm et de Paul ne purent arrêter sa résolution. Il s'élança donc dans la mer pour faire une reconnaissance prudente et hardie à la fois, de l'autre côté du roc saillant.

Asthon, en nageant, ne montrait de sa tête que tout juste ce qu'il fallait pour aboyer au-dessus de l'eau, et, à mesure qu'il découvrait un ennemi, il lançait à l'air une note pleine et gutturale, comme pour donner distinctement le nombre des agresseurs encore invisibles pour ses maîtres les colons.

Les bandits, se voyant découverts, ne crurent pas devoir garder des ménage-

ments inutiles, et ils exécutèrent un feu de peloton sur le chien ; ce qui n'empêcha pas le noble animal de continuer son dénombrement, et quand il crut avoir fait son devoir d'éclaireur scrupuleux, il regagna le rivage en nageant entre deux eaux.

Le comte Raymond s'exagéra les forces de l'ennemi en entendant les aboiements d'Asthon et le feu roulant de la fusillade. Une seule pensée absorbait son esprit : le salut de la femme confiée à sa garde par la Providence. Il arriva hors d'haleine sur le point du rivage où veillait Paul, et ordonna au cinq hommes de se replier sur le petit corps de

réserve. Ce mouvement opéré, le comte prit une voix sévère, et s'adressant à Aurore :

— Madame, lui dit-il en se découvrant, je vous ordonne de vous retirer. Votre présence pourrait être fatale à ces braves gens, qui à force de penser à vous ne penseraient pas à eux. Le péril est grand ; les ennemis sont nombreux. Retirez-vous, dans l'intérêt de tous et de vous-même. On se battra mieux quand on ne vous verra plus.

Et se tournant vers Paul qui tremblait, mais non de peur, il lui dit :

— Paul, avez-vous de bonnes armes ?

— Oui, monsieur le comte ; j'ai ma

carabine à deux coups; deux pistolets et mon crick.

— Eh bien! Dieu vous confie cette femme. Veillez sur elle pendant cette affreuse nuit, et allez là où les saints anges vous conduiront. Que Dieu veuille nous réunir demain à la lumière de son soleil.

Il y avait dans l'organe du comte Raymond quelque chose de si grave et le moment était si solennel, que la belle amazone ne trouva aucune objection contre un ordre donné sur le ton de la prière. Elle s'inclina, serra les mains du comte, et suivit Paul, qui avait déjà fait deux pas dans la direction des bois.

Le jeune colon avait fait un violent effort pour réprimer un cri de joie, et les ténèbres voilèrent à tous les yeux un visage illuminé de bonheur.

— Asthon, ici ! dit Paul.

A cet ordre inattendu, le pauvre chien qui venait de rendre un grand service aux colons du côté des bandits, et ne croyait plus rien à démêler du côté des bêtes fauves, fit la sourde oreille, mais une voix plus douce ayant répété l'ordre de Paul, Asthon obéit et suivit sa nouvelle maîtresse, non pas avec plaisir, mais avec une touchante résignation.

L'homme, la femme et Asthon, marchaient dans les ténèbres, *ibant obscuri*,

comme dit le poète, et, à peu de distance du rivage, ils entrèrent sous des voûtes impénétrables, dans lesquelles Paul ouvrait une brèche avec ce plaisir ardent qu'éprouve l'avare lorsqu'il cherche un recoin bien sombre pour enfouir un trésor. Bandits, bêtes fauves, ténèbres, périls, solitudes, rien n'existait autour de Paul ; jamais soleil plus beau n'avait illuminé au zénith les jardins enchantés de l'Inde ; il entendait sur le velours des herbes et à côté de lui marcher la femme divine qui désormais était sa vie, sa joie, son âme, son univers.

Paul quitta les sentiers battus, et, trouant des masses touffues de lianes, il

ouvrit un chemin sur un domaine inconnu, un chemin sombre comme un corridor de l'enfer. Asthon ne donnait aucun signe d'inquiétude, et son calme était rassurant. Paul pensait avec raison que le feu de mousqueterie des forbans avait eu au moins un effet salutaire, en annonçant aux bêtes fauves le voisinage d'autres monstres dont les mugissements retentissaient comme des tonnerres, et dont les yeux lançaient des éclairs aux ténèbres des bois.

Les trois intéressants fugitifs — le chien mérite l'honneur de compter pour le troisième — arrivèrent à une éclaircie de terrain, faite d'un granit solide qui

avait repoussé toute végétation. Là s'élève encore, où pour mieux dire s'écroule un de ces temples javanais, dont Raffles nous a donné de si admirables dessins et qui sont l'œuvre d'une religion et d'une civilisation inconnues. Les étoiles éclairaient un portique tout empreint d'une grâce merveilleuse, et qui, dans l'éclat des constellations, gardait encore la teinte du soleil et montrait un travail exquis de ciselures et d'arabesques, œuvre du plus habile des sculpteurs.

C'était la seconde fois que la comtesse Aurore trouvait sur sa route une de ces émouvantes merveilles de l'art pur indien, mais l'heure n'était guère propice

à l'admiration archéologique. Paul recula même, en découvrant ce monument superbe, car il savait que les animaux féroces choisissent de préférence les ruines pour leur retraite, parce qu'elles attestent l'abandon et l'éloignement de l'homme. Mais Asthon paraissant fort tranquille, Paul se rassura. On n'entendait pour tout bruit que les murmures d'un ruisseau invisible tombant dans un bassin ; c'est la voix éternelle qui parle ainsi à toutes les ruines des temples de Java.

Au moment où Paul cherchait un abri dans les ruines pour sa belle compagne, un autre bruit éclata dans la solitude ;

un bruit terrible, et qui annonçait l'attaque des bandits et la défense des colons. Très peu éloignés du lieu du combat, Paul et Aurore entendaient la fusillade comme si elle eût éclaté auprès d'eux.

Aurore joignit les mains et regarda le ciel.

— Ayez bonne confiance, madame, dit Paul du ton d'un homme découragé; nos amis sont braves et adroits.

— Oh! dit la jeune femme en pleurant, lorsque je pense que tous ces braves gens se battent pour moi, j'irais me livrer à ce bandit, et il n'y aurait plus de sang versé.

— Quel bandit ? demanda Paul tout bouleversé.

— Oh ! vous ne le connaissez pas, reprit Aurore.

— Je le connais, madame... c'est Bantam.

La femme se tut.

— Ah ! c'est Bantam ! poursuivit Paul avec une expression de colère stridente. Mon coquin de Bantam : je lui garde une dent de nourrice, à celui-là !

Puis se ravisant tout à coup et regardant autour de lui, il dit comme en aparté.

— Et si...

Il n'acheva pas sa pensée, de peur

d'effrayer sa compagne; mais Aurore l'acheva.

— Oui, dit-elle, Bentam est à la tête de nombreux bandits et aussi braves que vos colons, s'il réussissait dans son attaque de cette nuit...

La fusillade éclatait toujours, on entendait passer dans l'air des vols d'oiseaux effrayés qui se heurtaient aux cimes des arbres en poussant des cris rauques.

— Madame la comtesse, dit Paul qui venait de prendre un résolution.

— Oh ! je vous en prie, interrompit vivement la jeune femme, il n'y a plus de comtesse; appelez-moi par mon nom,

puisque vous le savez. Nous sommes frère et sœur devant la mort!

Paul éprouva une joie qu'il n'avait jamais ressentie au fond de son cœur.

— Aurore, reprit-il, je connais ce Bantam : il est fin comme un merle noir ; mais je suis plus fin que lui ; il est de Timor et je suis de La Ciotat. Suivez-moi, Aurore.

Paul marcha vers le temple, toujours avec précaution, le doigt à la détente de sa carabine et l'œil fixé sur les oreilles d'Asthon ; il franchit le seuil de la porte, tout hérissé de hautes herbes, et entra dans une cour encombrée de débris majestueux, de piliers et de statues. Le

chien, allait furetant partout, et, par intervalles, il regardait Paul et semblait lui dire :

— Avancez toujours, il n'y a pas de danger.

Les trois fugitifs passèrent devant la fontaine dont ils avaient entendu le bruit ; le chien ne perdit pas une si belle occasion de se désaltérer, et son exemple fut suivi par ses compagnons. Ils arrivèrent ensuite dans une salle qui devait être le sanctuaire, et au milieu de laquelle s'élevait un cippe chargé de belles sculptures et orné d'un profil de femme ou de déesse, œuvre du ciseau le plus délicat. Un petit escalier en ruines, mais

praticable encore, se voilait de larges feuilles et de plantes au fond du sanctuaire. Asthon en franchit lestement tout les degrés, visita l'étage supérieur et redescendit en un clin d'œil, ce qui voulait dire :

— Vous pouvez monter.

Paul, qui avait son projet en tête, présenta la main à la jeune femme, et l'aida de son mieux à escalader cette ruine. L'étage supérieur se composait d'une pièce assez bien conservée, qui recevait le jour par le haut comme la rotonde d'Agrippa. Tous les peuples artistes et religieux ont au même degré le sentiment du beau.

— Maintenant, dit Paul, vous voilà logée par le bon Dieu, en un lieu sûr, je crois.

— Paul, répondit la jeune femme, vous ne savez pas tout ce que mon cœur vous garde de reconnaissance... écoutez... écoutez... on n'entend plus que des coups de fusils à de rares intervalles... C'est l'agonie des nôtres... Mon Dieu! mon Dieu! ils meurent pour moi!

— Ils font leur devoir, dit Paul tranquillement, et moi, mon devoir est de vivre pour vous.

Au même instant, le chien, qui continuait son rôle d'éclaireur, découvrit une porte étroite, qui faisait communiquer

la salle haute avec une plate-forme semée d'arbres et de plantes à toutes les fissures des dalles. Paul sonda le terrain pour s'assurer si le travail des racines n'avait pas nui à la solidité de ce jardin naturel suspendu, de cette terrasse autrefois splendide et devenue forêt sombre. L'examen des localités ne faisait concevoir aucune crainte; cette maçonnerie de géants avait résisté non-seulement au travail des racines et des plantes pariétaires, mais encore aux pluies et aux ouragans de tant de siècles, et même aux convulsions qui ont agité le sol de Java, lorsque son terrible volcan Mara-Api, l'Etna indien, était en éruption perpé-

tuelle et envoyait son fleuve de laves jusqu'aux déserts de Samarang.

— Pour bien veiller sur vous, dit Paul, je vais vous quitter, et mon absence ne sera pas longue. Je vous laisse Asthon... et maintenant, j'ai une demande à vous faire... et je ne sais comment vous...

Paul balbutia, s'interrompit, recommença, et ne put jamais achever la phrase.

Aurore regardait Paul avec une inquiétude étrange et n'osait pas l'encourager à s'expliquer.

Pourtant il y avait urgence, et Paul fit un effort suprême et s'expliqua rapidement.

— Donnez-moi votre fichu de crêpe de Chine, dit-il ; ce fichu m'est nécessaire... nécessaire pour vous sauver.

La jeune femme hésita un moment, puis elle dénoua son fichu et le donna, en interrogeant Paul par un silence très significatif.

— Oh ! dit Paul, je voudrais le garder toute ma vie, et il faut que je mette en lambeaux !

Le jeune colon descendit le petit escalier, et, quand il fut seul, il couvrit de baiser, le fichu tiède, et, ce devoir rempli, il le déchira brutalement en menus morceaux, il en effila les franges et les

froissa pour leur donner une apparence naturelle de dévastation.

Il rentra ensuite dans le corridor étroit qu'il s'était ouvert pour arriver aux ruines du temple, et accrocha, par intervalles, des lambeaux de crêpe aux arètes vives et saillantes des arbustes, il traversa le terrain rocailleux de l'éclaircie, en laissant tomber une charpie d'étoffe, et se creusa avec la tête et les mains un nouveau corridor, de l'autre côté de la forèt massive; il atteignit le sommet de la montagne, en distribuant à gauche et à droite ses lambeaux jusqu'au dernier. A cette limite des bois, par un de ces contrastes si communs dans les pays du

soleil, la végétation cesse et la montagne descend du côté de la mer, en étalant une rampe nue où croissent à peine des fleurs sauvages et des bouquets d'aromates. Paul descendit, appuyant lourdement ses pieds, dans une ligne droite, sur cette végétation souple, qui gardait les traces d'une fuite imprévoyante, et, pour mieux fixer les regards, il jeta sur le même sillon sa veste blanche toute ruisselante des sueurs de la nuit.

Cela fait, il reprit le chemin des ruines et parut tout haletant, mais la figure joyeuse, devant sa belle compagne.

Là ne devaient pas se borner les précautions.

Paul ayant raconté à Aurore le bon usage qu'il avait fait du crêpe de Chine, avec le détail circonstancié de ses autres ruses de guerre, descendit encore pour aller aux provisions sur le marché de la nature.

L'arbre à pain et le cocotier croissaient en abondance dans le voisinage et s'entremêlaient aux trente-deux espèces de chênes découverts par Humbold, sous les zônes de l'équateur. Après deux maraudes dans le verger de Dieu, les provisions ne manquaient pas aux fugitifs. Le chien, lui, se chargeait d'aller en chasse pour son compte, et l'eau de la fontaine, qui coulait depuis la création du monde,

n'était pas une naïade tarissable, comme la source du Pénée ou de l'Eurotas. On pouvait donc vivre dans ce refuge un certain temps, si la Providence daignait couvrir les malheureux fugitifs de sa céleste pitié.

La nuit obscurcissait toujours les solitudes, mais quelques préludes de chants sur la cime des arbres annonçaient que les oiseaux, plus instruits que les hommes, pressentaient le prochain lever du soleil, dans une zône sans crépuscule. Paul voulut encore mettre à profit la dernière heure de ténèbres, pour compléter la défense de ses précautions. Il détruisit les six premières marches de l'escalier,

et confondit leurs débris avec les autres ruines. Par un hasard heureux, cette intelligente dévastation prit, dans ses amoncellements un caractère antique. Des bandits, traversant ce chemin, et conduits par leur instinct mauvais devant cet escalier suspendu, n'auraient jamais pu soupçonner la ruse stratégique de Paul ; les six marches écroulées devaient être mises sur le compte du travail du temps, ce puissant démolisseur.

Epuisée de fatigue, de fièvre et d'insomnie, la jeune femme se reposa sur un lit de feuilles sèches, préparé par son compagnon, et bientôt le sommeil fut le plus fort : elle s'endormit.

Les rayons des étoiles descendaient par la voûte ouverte sur la belle créole, et l'illuminaient d'un éclat doux. Paul, debout à une distance respectueuse, la regardait et retenait son haleine, de peur d'interrompre un sommeil précieux, qui était la vie de cette femme. Asthon, couché aux pieds d'Aurore, fermait et ouvrait les yeux, dormant et veillant à la fois, privilége de ces animaux créés pour la vigilance.

Un frisson convulsif, qui agita subitement la tête d'Asthon, suspendit la contemplation amoureuse de Paul.

Le chien se leva, mais avec lenteur, et marcha d'un pas prudent vers la petite

porte de la terrasse. Paul suivit l'animal sur la pointe de ses pieds nus et prêta l'oreille au dehors, en recommandant au brave Asthon de se taire, cette fois.

Aucun bruit ne se faisait entendre, mais Asthon paraissait toujours fort agité, ce qui annonçait un péril voisin et réel.

Le moindre indice est une révélation, en pareil cas. Ce bruit monotone et jamais interrompu de la fontaine se fit tout à coup intermittent, comme si des lèvres altérées ou des mains ardentes fonctionnaient entre la source et le bassin.

Ce n'était pas le vent qui jouait avec la fontaine; la nuit était calme, et le

moindre souffle n'agitait pas la cime des arbres. Les animaux boivent dans les bassins et sans faire entendre le moindre bruit. Il n'y avait donc à soupçonner que des hommes, et quels hommes !

Paul regarda la jeune femme avec un regard plein d'amour et de compassion, et le mouvement énergique qui précipitait ses mains sur ses armes annonçait que le jeune homme la défendrait héroïquement jusqu'à la mort.

Après le bruit délateur venu de la fontaine, d'autres bruits plus significatifs montèrent à la salle haute du temple. On entendait fort distinctement des pieds cheminant à tâtons et se heurtant contre

des pierres mobiles, ce qui encore révèle la présence de l'homme, car les bêtes fauves éclairent les ténèbres avec leurs yeux et ne commettent pas de ces erreurs.

Paul n'ayant de conseil à prendre que de lui-même, adopta une sage détermination :

— Tant que je n'entendrai pas, pensa-t-il, mes bandits reconstruisant les six marches de l'escalier, je ne bougerai pas, moi. S'ils se mettent à l'œuvre, oh ! alors, il n'y a plus de mesure à garder, je réveille Aurore, je lui apprends le danger qui la menace ; je soutiens un siége contre les bandits, et le reste est à la volonté de Dieu !

CHAPITRE ONZIÈME

XI

Une triste réflexion, mais bien rapide aussi, traversa le front du jeune homme et n'y laissa point de trace, car la pauvre femme l'emportait sur tous les autres intérêts de cette affreuse nuit.

Si Bantam et sa troupe sont ici, pensa-t-il, c'est que le comte Raymond, Vandrusen, Strimm et tous mes amis sont morts.

La chose paraissait fort admissible en un pareil moment.

Paul versa quelques larmes et les essuya promptement, car il avait plus que jamais besoin de tout son courage et de toute la sûreté de son coup d'œil.

Pourtant les bruits inférieurs avaient cessé ; aucune tentative de reconstruction n'était faite au bas de l'escalier ; Asthon reprenait son calme et semblait écouter un murmure insensible qui s'éteignait dans le lointain.

Le soleil se leva soudainement comme un ami attendu qui éclaire la chambre d'une hôtellerie avec un flambeau; le premier rayon de l'astre déchira ce voile de terreur qui couvrait le désert, et donna le signal d'un concert immense formé de toutes les voix des oiseaux de l'Inde. La vie succédait à la mort.

Elle dormait toujours sur son lit de feuilles, la belle créole, et Paul n'osait pas la réveiller, quoique la souffrance d'un horrible rêve fût peinte sur son visage. La clarté du jour inondait la salle haute en ce moment, et Paul comptait sur le soleil qui réveille en effleurant d'un rayon les yeux fermés.

En attendant il reprit sa pose contemplative, et ses yeux s'éteignaient de langueur. Le madras, noué autour de la tête d'Aurore avait disparu, et de magnifiques tresses de cheveux noirs, déroulées en désordre, servaient comme d'oreiller d'ébène à la jeune femme endormie : le *sari* indien, sobre d'étoffe, rendait justice aux charmes de la créole française, et deux bras d'ivoire se détachaient mollement étendus sur un fond de feuilles flétries indignes de sa beauté.

Vertu sainte, tu es plus qu'un nom, quoi qu'en ait dit le dernier des Romains à Philippes !

Paul prit à deux mains la cime d'un

arbuste qui voilait le soleil levant à la petite porte de la terrasse, la courba, et dirigea une gerbe de rayons sur les yeux de la jeune femme, qui se réveilla en sursaut.

Elle rajusta promptement le désordre de sa toilette, et se leva, en jetant autour d'elle des regards effarés.

Paul regardait du côté de la plate-forme et attendait un premier mot pour se retourner...

— Noble jeune homme ! dit la créole en se parlant haut à elle-même, il a veillé pour moi toute la nuit !... et ce pauvre Asthon aussi ! ajouta-t-elle en caressant le chien, qui semblait, dans son regard

le plus doux, la féliciter d'avoir échappé aux dangers de la nuit.

Elle tendit la main à Paul, qui la baisa respectueusement, et, d'une voix éteinte, elle s'excusa de son sommeil comme d'une faute.

— Oh! dit le jeune homme à voix très basse, nous avons dormi tous les trois ; mais Asthon, lui, dormait éveillé, selon son usage, et, s'il y avait eu un danger, il m'aurait averti. La nuit a été bonne...

— Oui, bonne pour nous, interrompit Aurore sur le même ton, mais les autres... les autres...

Des larmes mouillèrent ses joues, et Paul regarda le ciel en soupirant.

— Et maintenant, Paul, demanda la jeune femme, quel est votre projet?

Cette interrogation fit tressaillir le jeune homme : il n'avait point de projet. Cette ruine d'un temple lui paraissait plus belle que l'habitation d'un nabab : il ne désirait rien ; il n'avait qu'à perdre en trouvant mieux. La jalousie, cette passion fatale qui brise même l'amitié, lui montrait dans l'avenir, ou le comte Raymond, s'il n'était pas mort, ou tout autre rival préféré, ou le terrible Surcouf, toujours soupçonné d'être l'amant de la belle créole. Dans cette vie d'anachorète

qu'il entrevoyait son amour n'avait plus rien à craindre. Les regards, les sourires, les paroles de la femme, ne seraient que pour lui. Ce rêve lui paraissait une chose très raisonnable, mais l'illusion dura peu.

Aurore venait de deviner la pensée de Paul à ses hésitations.

— Mon cher compagnon, lui dit-elle ; cette ruine est inhabitable, et, dussé-je m'exposer seule à toute sorte de périls, je veux en sortir et gagner le village de Kalima.

— Six heures de marche ! dit Paul, et quels chemins !

— Eh bien ! nous avons douze heures de soleil pour les faire.

— Monsieur Surcouf est à Kalima ? demanda Paul d'un ton nonchalant.

— Surcouf ! reprit Aurore étonnée, ai-je parlé de Surcouf ?

— Non, dit Paul embarrassé, non, c'est moi... qui... j'ai toujours cru... excusez-moi, je vous prie... j'ai toujours cru parler à madame Surcouf... ou à sa prétendue...

Un sourire triste, qui, en toute autre occasion, serait devenu un éclat de gaîté folle, éclaira un instant le visage pâle de la jeune créole, et elle répondit :

— Non, mon cher Paul, non, je ne

suis ni la femme, ni la prétendue de Surcouf.

En certains moments, lorsque la reconnaissance ou tout autre sentiment généreux les anime, les femmes ont le tort de mettre dans leur voix une mélodie et une douceur dont elles ne soupçonnent pas l'influence, et dont les hommes s'enivrent dans l'étourderie de leur amour-propre ou de leur amour.

Cette innocente perfidie porta le dernier coup à la raison du jeune homme. La confidence produisit aussi son effet. Elle n'est pas la femme et la maîtresse de Surcouf! donc, elle n'est la femme ni la

maîtresse de personne. Telle est la logique des amoureux.

— Nous irons à Kalima, dit Paul, en dissimulant l'excès de sa joie ; mais auparavant, vous me permettrez d'aller reconnaître les environs pour bien m'assurer...

— Et, puisque nous n'avons rien vu cette nuit, interrompit Aurore, les chemins sont sûrs.

— Oui, Aurore, dit Paul en hasardant pour la seconde fois ce nom isolé, dans sa familiarité expansive. Oui, nous n'avons rien vu cette nuit... Vous avez raison... mais pour plus de sûreté... croyez-moi... je serai promptement de retour...

et en m'attendant, prenez un peu de force... Asthon doit avoir faim, pauvre bête! Ayez soin d'Asthon.

Et il gagna précipitamment l'escalier, le descendit jusqu'aux marches brisées, franchit d'un bond l'espace vide, et examina le terrain pour y découvrir quelques indices sur les événements de la nuit.

Ce fut seulement dans la partie de la forêt qui expire au sommet de la montagne que Paul découvrit des traces d'un passage récent. Les lambeaux du crêpe chinois avaient presque tous disparu ; le velours des herbes gardait les vestiges de plusieurs pieds de grandeur différente, et

on distinguait bien au grand jour, par intervalles, des grains de cendre de tabac. Mais une autre découverte acheva de rassurer Paul, en lui prouvant que les ennemis s'étaient lancés, grâces à ses ruses, dans une poursuite folle vers le nord ; la veste blanche avait disparu sur le versant opposé ; impossible d'admettre que le vent l'avait emportée à la mer ; pas un souffle n'agitait les tiges des fleurs sauvages. Les bandits qui poursuivaient Aurore étaient donc dépistés pour longtemps ; le rusé forban de Timor avait trouvé son maître ; Paul triomphait. Que de reconnaissance la belle créole lui devait pour un si grand service ! et comme

il est facile de payer une si énorme dette avec un peu d'amour.

Rentré dans la ruine, Paul reconstruisit à la hâte et grossièrement les six marches de l'escalier; il en essaya la solidité douteuse et appela Aurore et Asthon d'une voix forte, pour prouver à la jeune femme qu'il y avait absence de péril. Asthon arriva le premier en bondissant de joie; Aurore descendit avec précaution les marches boiteuses, et ses mains ne quittaient pas les mains de son jeune et dangereux protecteur.

— Voilà déjà une heure perdue, dit-elle en mettant le pied sur la terre ferme.

— Nous la rattraperons, répondit Paul.

Ils donnèrent un dernier regard à ces ruines qui, à cette heure du jour, dans la sauvage beauté de leur nature et sous l'azur de leur ciel, offraient le plus merveilleux des spectacles. Rien n'est comparable à ces augustes reliques d'un monde évanoui, et qui n'a pas de nom dans l'histoire. Les yeux se vitrifient de stupéfaction devant ces énigmes de granit, toujours parées de la grâce éternelle de leur architecture, toujours couvertes de guirlandes de fleurs, et qui proclament la gloire d'un peuple, d'un art, d'une civilisation et d'une catastrophe,

dont aucune mémoire n'a gardé le souvenir.

Eh bien ! le puissant et gracieux architecte qui a bâti ce temple ; les sculpteurs qui ont caressé tant de statues mortes ; les artistes qui ont ciselé toutes ces fleurs sur les frises, n'ont pas travaillé en vain, et s'ils avaient pu lire dans l'avenir, ils auraient cru leurs travaux bien payés, en voyant après quarante siècles leur merveille en ruines servant de refuge à une femme plus belle que leur divinité de Java.

Paul, la jeune femme et Asthon trouvèrent bientôt la grande et antique chaussée, cette voie Appienne de l'île,

ouverte aux mêmes époques inconnues. Cette route est si puissamment incrustée dans le roc, qu'elle peut supporter encore le poids d'autres siècles et le passage de nouvelles civilisations. Il y a même quelque chose de providentiel dans ces grands chemins indiens rencontrés à travers les solitudes par le voyageur. Ce sont comme les pierres d'attente d'un ordre nouveau et les chaînons mystérieux qui lient le passé à un avenir commencé aujourd'hui. Les monuments se sont écroulés ; les faux dieux ont disparu ; les pagodes touchent de leur débris les jungles et les montagnes, parce que toutes ces choses des vieilles fables sont mortes,

sans aucune chance de résurrection; mais les routes indiennes subsistent toujours, et semblent attendre le *rail* ou doivent passer les peuples civilisateurs de l'Occident.

Lorsqu'au milieu du seizième siècle le père Valette ouvrit le premier les forêts vierges du Mississipi, il ne se doutait pas de toutes les merveilles de création future qu'allait faire au désert la première trace chrétienne et française: ainsi, lorsque la civilisation refleurira sur le sol javanais et que la vapeur exhalera sa fumée féconde de Samarang à Batavia, on se souviendra du premier marin français qui s'est aventuré dans ces solitudes,

en conduisant par la main la Circé chrétienne, la magique fée de la nouvelle civilisation. Par ses vertus, la femme crée tout, après Dieu, dans ce monde; mais elle garde l'anonyme; c'est toujours l'homme qui signe la création.

Un double paysage, admirable des deux côtés de la route, enchantait les regards de nos jeunes voyageurs; les arbres, élancés à des hauteurs prodigieuses, croisaient leurs cimes et formaient un berceau comme une galerie verte et sans fin. Une ombre douce régnait partout et entretenait une fraîcheur suave et embaumée. Par intervalle, à droite ou à gauche, le voile des arbres semblait

se déchirer pour laisser voir, dans des éclaircies lumineuses, un lac couronné d'oiseaux, une cascade joyeuse, une ruine dorée, couverte d'euphorbes, de cactus et d'aloës. Cette puissante nature indienne semblait vouloir se parer de toutes ses grâces, de toutes ses séductions, de tous ses caprices, comme une coquette délaissée, pour ramener à elle l'ancien cortége de ses adorateurs disparus.

Notre jeune créole, habituée aux courses brûlantes des guerres françaises du Mysore, cheminait d'un pied leste sur la voie Appienne de Java, et la grâce majestueuse du paysage lui faisait oublier

ses préoccupations. Son jeune guide ne pouvait se lasser d'admirer sa belle compagne, dans le cadre divin où elle marchait comme une reine tombée d'un trône, dépouillée de ses richesses, séparée de ses courtisans, et comptant sur sa beauté pour tout reconquérir.

Le noble Asthon éclairait la marche et parcourait quatre fois le même chemin ; il fouillait tous les buissons suspects, écoutait tous les bruits étranges, sondait du regard les issues ténébreuses, flairait toutes les émanations de la brise, et, son examen fait avec la conscience d'un animal, il venait rejoindre ses maîtres avec un œil serein, semblait

leur dire que tout allait au mieux sur la route, et il reprenait son élan pour continuer son devoir de bon serviteur. Quelquefois un singe railleur, descendu en trois bonds de la cime d'un arbre aux premiers rameaux, jetait ses éclats de rire et prodiguait ses grimaces sur le passage d'Asthon; le noble chien ne daignait pas faire à l'histrion l'honneur d'une pause, et il poursuivait son chemin, comme fait un homme grave en entendant l'épigramme stupide d'un mauvais plaisant.

Le soleil arrivé au zénith perçait de sa chaleur la voûte épaisse des arbres, et ne permettait plus à la jeune femme de

soutenir une marche rapide. Une halte était nécessaire. Paul avisa sur un des côtés de la route une hôtellerie de la nature ; encore une ruine sans nom ; une espèce de rotonde qui probablement a été une chapelle aux âges mystérieux de Java. Les fruits du verger de Dieu abondaient aux environs, et l'eau vive coulait en nappe verte sous des fleurs de nénuphar.

Asthon fouilla la rotonde et se coucha tranquillement sur une pierre. C'était dire : L'endroit est sûr.

Après un repas d'anachorète, la belle créole se fit un divan très doux avec une épaisse couche de gazon pour payer un

arriéré de dette au plus inexorable des créanciers, au sommeil. Paul, accablé par l'insomnie, résista quelque temps, mais il se rappela le mot de Raymond : *Il faut dormir pour être fort.*

— J'ai besoin d'être fort, se dit-il.

Et, se plaçant à une distance respectueuse de la jeune femme, il s'endormit. Asthon veillait pour trois.

Le soleil s'inclinait sur l'horizon maritime, lorsque la belle créole se réveilla. Au premier moment elle fut saisie de frayeur en se croyant seule, mais elle se rassura bientôt en apercevant son guide, profondément endormi encore, dans une alcôve de lataniers.

Aurore marcha sans faire du bruit, et ses yeux se remplirent de larmes douces, lorsqu'elle se mit à regarder de près, et avec une attention qu'elle ne lui avait jamais donnée, ce noble ami, si dévoué, si brave,-si respectueux surtout !

— Et il m'aime! pensa-t-elle, car il lui était impossible de se méprendre sur la nature des sentiments de Paul. Une femme ne commet pas de ces erreurs.—il m'aime ! et cette nuit, dans cette solitude horrible, il a gardé mon sommeil, il a veillé comme un frère, et ce matin, il a eu la délicatesse de vouloir me persuader qu'il avait dormi! Je vois bien en ce moment, que ce noble jeune homme était

debout, quand je dormais, moi !... Malheureux amour !

Une sombre contraction de désespoir passa sur le visage d'Aurore, ce qui était au fond de l'abîme de sa pensée, Dieu le savait en ce moment.

Un vol de perruches multicolores vint s'abattre sur le latanier, et une fusée de notes d'or éclata dans le silence du désert.

Paul se réveilla et vit la jeune créole debout à une certaine distance.

Son premier mouvement fut de regarder le ciel, comme on consulte une montre en voyage lorsqu'on redoute de manquer l'heure du départ.

— Il n'est que deux heures, dit-il, Dieu soit loué !

— Nous avons encore quatre heures de soleil, dit Aurore en hasardant un mouvement de lèvres qui ressemblait à un sourire.

— Oh ! c'est bien suffisant, reprit Paul.

Aurore serra les mains du jeune homme et dit :

— Partons !

Le chien reprit ses fonctions d'éclaireur, mais Paul le rappela en lui ordonnant de ne pas s'arrêter.

— Que cela ne vous effraie point, Aurore, dit Paul en souriant ; je connais le

chemin de Kalima. Nous allons bientôt quitter la chaussée de briques et gagner le rivage de la mer, par la plaine du Nord.

En effet, après un quart d'heure de marche, Paul avisa une espèce de borne miliaire antique, et il dit :

— Voilà la route de Kalima.

Et on se mit à marcher à travers champs, si on peut appeler de ce nom des plaines sans culture qui attendent le retour de la charrue depuis les âges fabuleux.

Les arbres et les courants d'eau ne manquent pas dans cette campagne sauvage ; il semble à chaque instant qu'un

toit de ferme ou un clocher va surgir à l'horizon ; mais rien de ce qui rappelle le travail de l'homme n'apparaît au regard du voyageur. La nature seule, ouvrière toujours occupée, et qui se passe de la collaboration de l'homme, prodigue sur cette zône toutes ses richesses inutiles et le luxe de ses inimitables décorations. Elle travaille pour se faire admirer par le soleil : ce spectateur solitaire et sublime lui suffit.

Il y a deux mille ans, les côteaux de Meudon et de Ville-d'Avray ressemblaient beaucoup à la campagne qui mène à Kalima. On y voyait des lacs charmants, des ruisseaux limpides, des prairies na-

turelles, des forêts sombres, mais les villas et les châteaux manquaient. Le défrichement fera le tour du monde, grâce à la vapeur. Il y aura demain des clochers, des villas et des fermes aux Meudons et aux Ville-d'Avray de Java. L'homme est impatient, mais deux mille ans sont une fraction de minute sur l'horloge de la patiente éternité.

Comme ils cheminaient avec une confiance qu'aucun fâcheux accident n'avait trompée depuis le matin, Paul et Aurore remarquèrent des frissons d'inquiétude sur les oreilles d'Asthon. En pareil cas, les signes remplacent la parole. Le jeune homme et la belle comtesse échangeaient

des regards significatifs et prêtaient l'oreille aux murmures du désert, car ils ne voyaient rien devant eux ou loin d'eux qui parût justifier les craintes nerveuses d'Asthon.

— A coup sûr, Asthon ne se trompe pas, pensa le jeune colon, et, sans trop faire remarquer son mouvement, il examina les deux amorces de sa carabine.

Asthon hurla en sourdine et se plaça devant ses maîtres comme pour les empêcher d'aller plus avant.

La jeune créole arracha vivement les deux pistolets de la ceinture de Paul et dit : — Nous sommes trois !



CHAPITRE DOUZIÈME

XII

A cette heure du jour, l'homme fauve était plus à redouter que son compatriote quadrupède. Le soleil brillait encore de tout son éclat et épouvantait de ses rayons les sauvages ravageurs de la nuit.

C'est ce que pensaient Paul et Aurore, et ils se communiquaient leur étonnement par un échange de regards.

Leur pensée allait plus loin encore.

La bête fauve ne pouvant être admise dans cette plaine tout inondée de lumière, pourquoi le chien Asthon témoignait-il tant de frayeur? Un bruit de pas de voyageurs, appartenant à l'espèce humaine, devait-il alarmer un animal regardé partout comme un ami de l'homme? Car il était impossible d'admettre que la bande des forbans, très connue d'Asthon et très redoutée dans les ténèbres, allait se montrer une seconde fois sur cette

plaine déserte, grand chemin de Kalima.

Ainsi que me le disait un de mes amis, un jour que nous traversions la vaste et sombre forêt de Viterbe, *toute rencontre ici est un danger*. En effet, ce qui peut arriver de plus heureux, en plein désert, c'est de n'y trouver personne. Le visage le plus humain est suspect dans le domaine du néant.

C'était probablement ainsi que raisonnait l'animal, c'est-à-dire le chien ; et il raisonnait juste, selon l'usage de ces créatures que notre orgueil prive de raison.

Un de ces ravins profonds et déme-

surés, comme on en trouve dans les grandes solitudes équinoxiales, s'élargit à quelques pas de l'arbre sous lequel s'étaient arrêtés nos trois voyageurs. Il aurait fallu faire un immense détour et perdre deux heures de marche pour éviter ce ravin et suivre la plaine jusqu'au village de Kalima.

Paul tenait ses yeux fixés sur le bord du ravin et attendait une de ces apparitions qui sont effrayantes même dans l'éclat joyeux de la campagne et du ciel.

La belle créole, qui, dans son enfance, avait joué avec les armes, se tenait prête à seconder son compagnon. Le chien

écoutait toujours et se plaignait sourdement.

Rien dans nos campagnes fécondes ne peut donner une idée du paysage qui entourait cette scène de terreur. C'était un chaos d'arbres jeunes et d'arbres séculaires frappés de la foudre ; un terrain voilé de grandes herbes ; des buissons formés de vingt arbustes sauvages ; des pointes de roc luisant au soleil, comme du bronze poli ; des éclaircies de lumière ; des voûtes d'ombre noire ; pas un sillon tracé, pas une empreinte humaine ; un azur de fête, un silence de mort. Par intervalle, le chant bref et splendide de la perruche multicolore,

l'oiseau des solitudes, fleur vivante peinte par le soleil et ne s'épanouissant que pour lui.

Des formes hideuses se montrèrent à demi, puis se révélèrent dans toute leur tailles sur le talus du ravin. Paul reconnut du premier coup d'œil les Vadankéris, espèce de Bohémiens de l'île, alors connus sous le nom de *damnés*, une classe proche parente de la famille de Strimm et de Golchak. Ces hommes, puisqu'il faut les désigner de ce mot, n'ont rien de commun avec les parias, êtres inoffensifs et résignés.

A l'époque où se passe notre histoire, les Vadankéris, repoussés des villes,

comme les parias, ne s'abaissaient pas à mendier un *couris*, une noix d'arec ou quatre grains de riz, aux portes des villages ; ils acceptaient fièrement leur damnation éternelle, et, préférant le pillage à l'aumône, ils s'en allaient à travers champs et bois, ne donnant merci à aucun voyageur, et souvent même se livrant à l'anthropophagie, quand le pillage ne pourvoyait pas à leur faim.

La bande de ces damnés était trois fois plus nombreuse que la bande de Strimm ; on voyait briller au soleil, sur leurs épaules ou dans leurs mains, des armes de toutes sortes : les carabines, les haches, les lances, les cricks, les pistolets,

outils de la profession. Ils étaient tous de petite taille, tous nus jusqu'à la ceinture ; tous exagérant la laideur du peuple malais, et pourtant il y avait dans leur allure fière, dans leur regard intelligent, dans l'ondulation gracieuse de leurs torses et de leurs têtes, quelque chose de noble qui semblait les rapprocher de la grande famille humaine, en accusant l'injustice de leur damnation. Deux femmes (pardon mes lectrices), deux femmes marchaient avec la bande, et les hommes n'avaient rien à leur envier du côté de la laideur.

— La fuite et la défense étaient impossibles. Une sueur froide inondait le

corps du jeune colon, et l'idée qui traversa son esprit et que ses mains traduisirent par un geste était horrible. La belle créole devina l'intention de Paul.

— Non, lui dit-elle très bas avec calme; non, point de crime de vertu. Dieu veut peut-être que je vive.

— Vous ne connaissez donc pas ces hommes? dit Paul; ce ne sont pas des parias.

— Je les connais, dit Aurore.

— Eh bien! alors... dit Paul.

Et il fit deux pas en arrière, en regardant les deux amorces de sa carabine.

Aurore fit un signe impérieux pour arrêter Paul au moment de l'exécution;

elle laissa tomber ses deux pistolets, regarda le ciel, et, le sourire aux lèvres, elle marcha vers la bande sauvage des damnés.

Des rugissements, des cris fauves, des éclats de rire de quadrumanes, des trépignements convulsifs accueillirent la jeune femme qui resta calme, avec son sourire d'ange et son regard empreint d'une douce fascination.

— Mes bons amis, leur dit-elle en langue malaise, je me suis égarée dans ce désert avec mon mari, un Français qui vous aime beaucoup, et n'a jamais fait du mal aux vôtres. Nous nous rendions à Kalima pour nous embarquer,

et, si un de vous consent à nous guider en chemin, nous serons très reconnaissants et nous paierons avec générosité ce service.

Les damnés se regardèrent les uns les autres et se parlèrent à voix basse, mais les visages n'avaient rien de menaçant.

— Ces deux pauvres femmes me paraissent bien fatiguées, reprit la jeune créole.

Elle leur serra affectueusement les mains, et, tirant de son corset son anneau de mariage, retiré depuis longtemps de son doigt, elle le donna gracieusement à la plus jeune. L'autre reçut une petite bourse pleine de guinées,

unique trésor de la voyageuse. Les deux sauvagesses battirent des mains et voulurent embrasser Aurore. C'était une rude épreuve, et la belle créole s'y résigna de la meilleure grâce du monde, et les hommes firent éclater une vive satisfaction.

Un incident acheva la réussite, ou, pour mieux dire, la conquête.

Sur l'arbre qui donnait son ombre à cette scène du désert, se balançait une jeune perruche multicolore, qui semblait prendre un grand plaisir à écouter la voix de la jeune créole. C'était le moment de tirer un parti favorable du charme. Aurore regarda l'oiseau, l'appela en lan-

ses lèvres roses une fusée de notes de bengali, et la perruche joyeuse vint se poser sur le doigt d'agate, en chantant tout son répertoire de mélodies appris au conservatoire du désert.

Hommes et femmes n'avaient jamais vu un tel prodige. Ils firent cercle autour de la créole pour lutiner l'oiseau; mais celui-ci, reprenant son naturel sauvage, repoussait à coups de bec les vilains doigts de cuivre brusquement tendus, et se réfugiait sur le sein de sa nouvelle maîtresse, aux grands éclats de rire et à l'extrême stupéfaction de la bande. Cette jeune et belle femme, qui avait une parole si harmonieuse, un regard si doux,

et qui commandait aux oiseaux les plus sauvages de la création, apparut comme une divinité aux cannibales du désert. Ils prodiguèrent à Aurore les démonstrations les plus respectueuses, et s'offrirent tous pour l'accompagner jusqu'à un mille de Kalima.

Pendant cette scène, Paul s'était appuyé sur un arbre et suivait de loin tous les mouvements d'Aurore. Asthon, un peu revenu de sa frayeur, jetait des regards obliques à son maître, et attendait un ordre comme un soldat bien discipliné.

Aurore appela son compagnon.

Paul mit sa carabine en bandoulière et s'avança suivi d'Asthon.

Le jeune colon serra les mains de tous les sauvages sans en oublier un seul, et leur montrant le ciel, il leur dit :

— Cette femme vient de là-haut!

La figure ouverte et mâle du jeune homme, sa démarche fière, sa haute taille, firent une favorable impression, mais les regards se détournèrent de lui tout de suite; on ne pouvait se lasser de contempler la belle blanche, qui jouait de ses lèvres avec le bec de la perruche, et promettait aux deux femmes un avenir meilleur, si elle réussissait dans ses projets.

Paul montra du regard à sa compagne le soleil, comme un mari montre à sa

femme l'aiguille de minuit, dans un salon de bal, et Aurore dit aux sauvages :

— Mes bons amis, je vous quitte, mais pour vous revoir, c'est bien mon intention. Ne m'accompagnez pas tous, c'est inutile. Je vais choisir un guide dans votre famille, et je le garderai non pas comme un serviteur, mais comme un aide. Il ne lui sera fait aucun mal sous ma protection.

Le nom de Simming (l'éclair) circula dans les rangs.

Simming se présenta ; c'était un jeune Vadankeri de dix-sept ans, moitié cuivre, moitié coutil, avec des cheveux crépus, un visage anguleux et des yeux superbes.

Les yeux sont le visage. Aurore trouva Simming charmant, et l'accepta pour guide avec une grande satisfaction.

La séparation fut très amicale. La jeune créole fit même un effort héroïque, elle embrassa les deux femmes sauvages.

— Ce sont des créatures de Dieu, dit-elle à Paul en français.

Les hommes n'avaient jamais vu une blanche embrasser une Malaise ; cet acte de fraternité leur parut sublime ; ils poussèrent des cris de joie, qui ressemblaient à des cris de rage, et se jetèrent aux pieds de la belle européenne, comme ils eussent fait devant leur divinité.

— Encore une fois, mes amis, leur dit-elle, nous nous reverrons, je vous le promets.

Paul, qui connaissait parfaitement le chemin, se laissa guider par Simming; et, offrant le bras à Aurore, qui commençait à avoir besoin d'un appui, il se dirigea vers le nord.

Asthon paraissait regretter vivement d'avoir si mal à propos effrayé ses maîtres, en leur annonçant par des signes de détresse une rencontre de sauvages qui étaient de si honnêtes gens.

La nuit tomba bientôt, mais le village de Kalima se révélait dans le voisinage; on voyait luire des feux allumés autour

des huttes, pour éloigner les bêtes fauves et donner le sommeil aux animaux des étables. Paul cherchait, à la lueur des constellations, un point de reconnaissance qui devait lui signaler la ferme et la plantation d'un Hollandais, ami de Vandrusen.

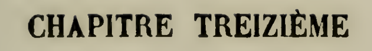
Quand il eut découvert ce qu'il cherchait, un bouquet de palmiers isolé sur un roc, il dit à Simming :

— Mon ami, un jour, j'ai débarqué à Kalima, et M. Davidson m'a fort bien reçu, là, dans cette ferme hollandaise que je reconnais très bien.

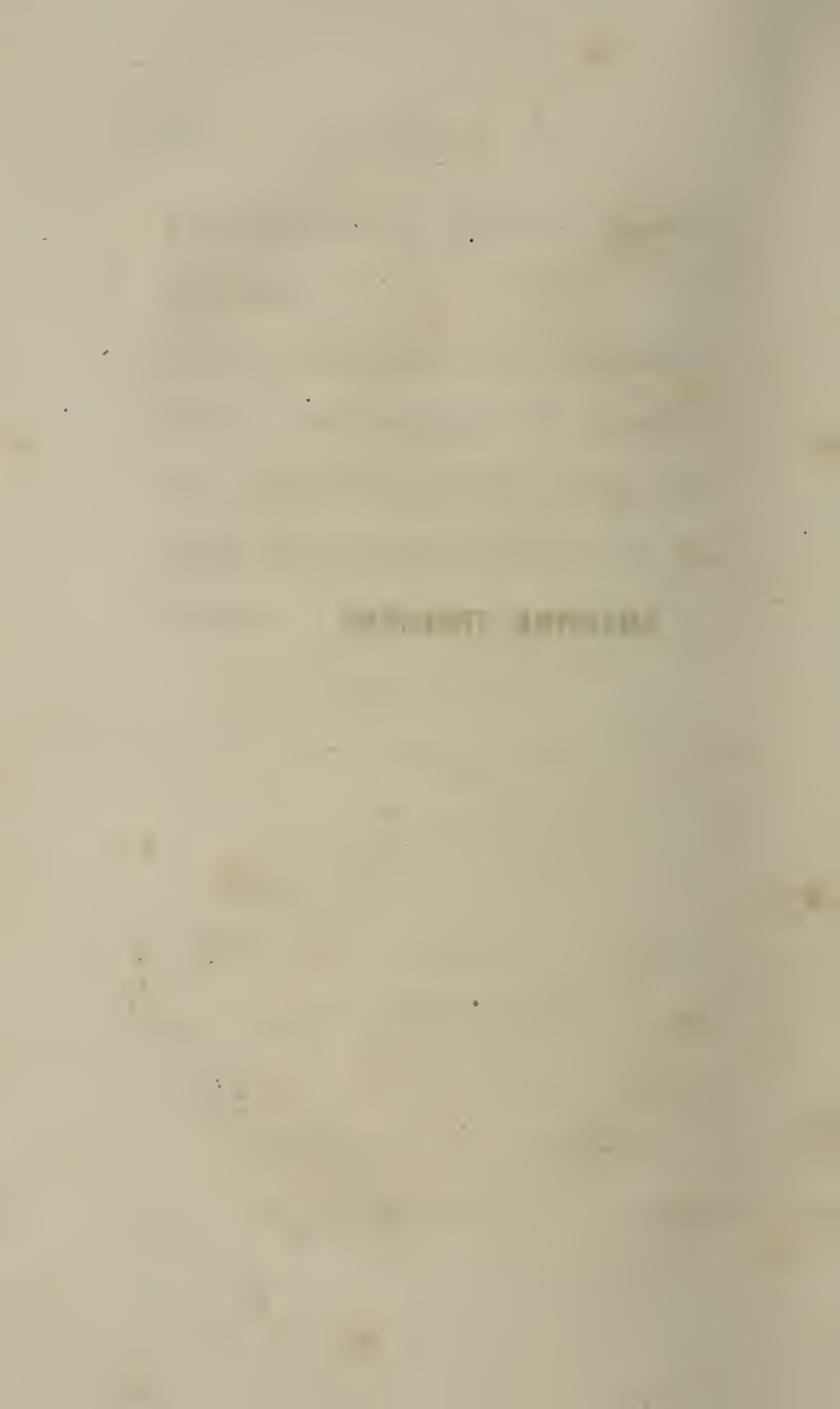
Simming témoigna quelque crainte en mettant le pied sur une plantation euro-

péenne, mais Paul le prit par la main et le rassura.

On voyait luire la mer à peu de distance ; et quelques mâtures de vaisseaux s'élevaient et se confondaient avec les arbres, sur le rivage du petit port de Kalima.



CHAPITRE TREIZIÈME



XIII

Par une bonne brise de sud-ouest, le *Malaca* vogue en pleine voiles vers les atterrages de Bornéo. Les marins de service s'occupent de la manœuvre ; Bantam, appuyé à tribord contre le bastin-

gage, parle, crie, s'agite, fume et menace du poing tous les horizons.

Ses fidèles lieutenants, Cobra-Capel et OEil-de-Tigre, sont ses interlocuteurs. Leur entretien nous apprendra beaucoup de choses intermédiaires et fort importantes pour l'intelligence de cette histoire.

— En voilà un, criait Bantam, en voilà un que je verrais avec plaisir clouer comme une poulène à l'arrière du *Malaca*.

— Le Français de Samarang ? dit Cobra-Capel.

— Oui, ce lord français qui nous a fait courir du côté du *Vallon de la Mort*,

en battant en retraite, lui, comme un lâche !

— Et ils étaient plus nombreux que nous, dit OEil-de-Tigre.

— Oui, oui, reprit Bantam ; ils ont pris des recrues dans la bande des damnés de Strimm. Ces chrétiens sont les amis de tout le monde.

— Oh ! ils ne sont pas fiers comme nous ! remarqua Cobra-Capel. Moi, je suis né de l'écume de la mer, eh bien, je ne toucherais la main qu'à mon égal. Il faut garder son rang.

— Et ces coquins, reprit Bantam, nous auraient menés jusqu'à Bally, au fin fond

de Java, si nous avions voulu écouter leurs coups de fusil !

— Ah ! tu as été plus fin que le chrétien, toi, dit Cobra-Capel.

— Sang de tigre ! reprit Bantam, ils me la paieront, ma course ! Mais je me suis ravisé un peu tard !... Quand j'ai vu qu'ils nous menaient trop loin, et au pas de course, je me suis dit : la femme blanche n'est pas avec eux ; elle se sauve par la forêt de fer !

— Tu avais bien deviné la ruse ! remarqua Cobra-Capel.

— Alors, reprit Bantam, je les ai plantés là, comme des bambous, leur laissant dix hommes pour les amuser, en

rant derrière les arbres, à l'embuscade, et nous nous sommes mis à la piste de la gazelle aux yeux verts.

— Elle a bon pied et bon œil, la gazelle! dit OEil-de-Tigre.

— Oui, reprit Bantam ; mais elle n'était pas seule ; j'ai vu sur les mousses de la montagne des traces de souliers de rhinocéros ! La gazelle a un amant... un au moins ! et par les écailles jaunes du serpent Ananta! je ferai rôtir son foie au soleil avant quinze jours !

— Et tu crois alors, demanda Cobra-Capel, que la femme blanche ne reviendra plus à la case de Vandrusen ?

— Elle serait bête comme une tor-

tue si elle revenait, dit Bantam; et je la crois rusée comme la femelle du kandjil, qui laisse manger son mari par le tigre pour se donner le temps de se sauver.

— Mais à force de se sauver on se perd, remarqua Cobra-Capel.

— Aussi je lui permets de se sauver. Va, crois-le bien, la caille ne quitte jamais Madagascar. Une île est une prison; Java me garde cette femme. L'autre nuit, je l'ai manquée de bien peu; nous avons trouvé la toison aux branches comme je l'avais dit. Oh! je suis bien tranquille, elle ne s'écartera jamais beaucoup de la case de Vandrusen. Ses amours sont dans

ce nid de chrétiens. Écoute, mon Cobra-Capel, la gazelle blanche est à Chéribon en ce moment.

— Et tu veux aller la chercher à Chéribon ? demanda OEil-de-Tigre en riant.

— Me prends-tu pour un kangourou ! reprit le chef malais ; tu crois que j'irai mettre ma patte dans un piége comme une panthère qui sort de nourrice? Oui, j'ai fait l'autre nuit une sottise en tirant des coups de fusil derrière des arbres, sur des arbres qui cachaient des coups de fusil ; mais sois tranquille, cela ne m'arrivera plus. L'expérience est une vertu noire ; elle manque aux blancs ;

nous l'avons, nous !... J'ai mon projet...

Une voix cria *terre !* et Bantam regarda le soleil.

— Voici la nuit, dit-il, nous arrivons au bon moment.

Et il se mit lui-même à la barre du gouvernail.

A la faveur de la nuit, le *Malaca* entra bientôt dans une petite anse déserte. On cargua les voiles, et un grand silence se fit à bord.

— Mes amis, — dit Bantam à voix basse, mais très distincte, en s'adressant à l'équipage, — mes bons amis, la grande nuit est venue. Le chef tient sa parole, êtes-vous prêts ?

Toutes les mains saisirent les cricks et les brandirent dans l'air; il n'y eut pas un mot de prononcé. Le geste était plus éloquent que le son de la voix.

— Voyez-vous cette petite colline qui fait cap, en s'amincissant vers la mer, poursuivit Bantam; cette colline, facile à franchir, nous sépare de la vallée de Banjermassing, la vallée de la poudre d'or.

Un murmure de satisfaction courut dans l'équipage.

— Voyez-vous cette petite anse où j'ai conduit le *Malaca?* Eh bien! elle n'a pas de nom, même parmi les naturels, et voici pourquoi: aucun navire et même

aucune embarcation n'y sont jamais entrés. On ne donne pas de nom à ce qui n'existe pas. Le roi de Bornéo, qui garde sa poudre d'or comme le bronze de Doumar-Leyna garde le bracelet du Serpent-sans-Fin, cet imbécille de roi pense n'avoir rien à redouter du côté de cette crique, parce qu'elle est entourée de brisants, à deux milles au large, et que ses bas-fonds sont très dangereux. Moi, je passerais entre les deux becs de la lune sans m'y accrocher, je me moque des brisants comme l'oiseau, la *Frégate* se moque du détroit de Macassar, quand il veut passer des Célèbes à Bornéo.

Un rire comprimé accueillit cette comparaison.

— Ce que nous allons faire, continua Bantam, n'a jamais été fait. Enlever la belle Sita était peu de chose; enlever un grain d'or dans le val de Banjermassing, c'est l'impossible. Voyez comme il est grand l'éloge que je vous donne, mes amis !

Les amis agitèrent leurs cricks une seconde fois.

— Un jour, reprit Bantam, Surcouf, le brave Surcouf, avait eu l'idée de construire une flotte française pour faire en grand le métier de corsaire et se nommer amiral. Il lui manquait beaucoup

d'or pour construire des vaisseaux. Surcouf tenta une descente à Banjermassing; il perdit presque tous ses marins et regagna son bord sans avoir pu ramasser une poignée de grains jaunes. Nous ferons mieux, nous, mes amis!

— Oui, oui, dirent à voix basse, mais résolue, tous les forbans!

— Savez-vous bien ce que c'est que l'or? poursuivit Bantam; l'or, c'est l'opium, le tabac, la poudre de Karrich, la *soya*, le riz Benafouli, les nids d'hirondelles, le rhum de Ceylan, le vin de Constance, les parfums de Delhi, la paresse du Chattiram, la belle esclave blanche;

l'or, c'est la vie! Voulez-vous vivre? Suivez-moi!

Bantam laissa un mousse et un gardien à bord du *Malaca*, et il s'élança sur le roc avec l'agilité d'un ouistiti. Vingt-quatre forbans le suivirent, réglant leur marche sur la sienne, ou, pour mieux dire, leur vol. Les Indiens auraient cru voir une bande de démons vomis par la caverne de Myassour.

Parvenu au sommet de la colline, Bantam adopta la méthode des étrangleurs indiens : il se coucha sur la terre et rampa comme un reptile. Ses compagnons l'imitèrent dans ce nouveau système de marche ; mais quoique initiés

depuis leur enfance dans le mécanisme des ondulations horizontales, ils étaient loin d'atteindre à la hauteur de la science acquise par leur chef.

Ils traversèrent ainsi une éminence jonchée d'ossements blanchis, et cette vue ne les intimida point. C'était la place où s'élevait le mancenillier garni de squelettes humains. Tous les malheureux Européens arrivés dans ce val avec la soif de l'or, et accablés par des forces supérieures, avaient fini leur vie aux branches de cet arbre devenu un gibet. Le vent de la mer balançait longtemps les squelettes, puis il les détachait de cette potence et les éparpillait en lam-

beaux aux environs. Le roi de Bornéo comptait beaucoup sur cet épouvantail pour éloigner les forbans et les spéculateurs.

Bantam était un enfant du pays; il connaissait Banjermassing, comme le pont du *Malaca*, et souvent, dans son adolescence, lorsque son isolement et sa faiblesse le mettaient à l'abri de tout soupçon, il avait contemplé cette riche vallée, et visité les postes de ses gardiens, avec la vague pensée de mettre un jour à profit ses observations adolescentes, car les instincts de convoitise se révèlent de bonne heure dans les natures de l'équateur.

Une sentinelle veillait sur la limite de la mine, et elle n'entendit pas le reptile qui venait l'égorger; elle tomba sans pousser un cri. Bantam s'était levé à ses pieds, comme sorti des entrailles de la terre, et en la glaçant de terreur, il l'avait traversée de part en part, avec son long et solide poignard de Malaisie, l'arme la plus redoutable que la main de l'homme ait forgée pour la destruction.

Les gardiens, au nombre de cent vingt, dormaient aux étoiles, croyant n'avoir rien à craindre du côté de la terre, et de la crique sans nom. Bantam et sa bande passèrent sur ces soldats endormis,

comme une trombe vivante; presque pour tous la mort continua le sommeil; avec les autres, il fallût se battre; mais, surpris à l'improviste et ayant eu à peine le temps de prendre leurs armes, ceux qui se réveillèrent en sursaut se défendirent faiblement. Tout le poste de la mine fut exterminé sans pouvoir être entendu, dans son agonie, et secouru par le poste de la mer, qui dormait sous la protection d'une sentinelle placée aux limites du cap.

Immédiatement le pillage commença. Les mineurs avaient travaillé pour les forbans. Petits lingots, parcelles, poudre, tout le trésor déjà disposé pour prendre

le chemin de la capitale, tomba aux mains de Bantam. Les démons du *Malaca* reprirent leur vol comme des corbeaux munis de leur proie et l'emportant en lieu sûr pour la dévorer. Jamais coup plus hardi ne fut tenté avec plus d'audace, accompli avec plus de succès. Aujourd'hui encore les Malais civilisés de Timor et de Sumbaya parlent de la superbe expédition de l'illustre Bantam à la mine de Banjermassing, et lorsqu'ils connaîtront (ce qui arrivera bientôt), l'histoire d'Alexandre le Grand, ils placeront le Malais bien au-dessus du roi de Macédoine, et ils n'auront peut-être pas tort.

Par le même chemin, les forbans repassèrent la colline, sous la conduite du chef. Le trésor fut déposé religieusement sur le pont du *Malaca ;* pas un grain d'or n'y manquait. On remit à la voile à cette parole de Bantam :

— Nous ferons le partage en mer.

Que de malheurs et de fausses spéculations ce succès unique a produits chez les aventuriers des îles de la Sonde !

Le moment du partage fut solennel. Bantam se traita en lion, et c'était justice ; personne ne réclama. Cobra-Capel et OEil-de-Tigre murmurèrent très bas,

et comme involontairement. L'oreille féline du chef recueillit ces notes sourdes d'opposition clandestine. Mais le succès rend tolérant : il n'arriva rien de fâcheux aux deux lieutenants du pirate malais.

La majorité reconnut que la justice avait présidé au partage. Ils étaient tous riches, dans les proportions relatives de leur ambition de mendiants. Bantam, lui, s'était donné une part qui est une fortune partout, et dès qu'il se vit nanti de son or, il fut subitement saisi d'un profond dégoût pour la vie de la mer et des pirates; il rougit même d'une pareille profession,

et, au lever du soleil, il donna tous ses pouvoirs à Cobra-Capel, et se fit débarquer sur l'île de Joussy, dans le détroit de Carimala.

CHAPITRE QUATORZIÈME

XIV

La plantation de Davidson est la première que la Hollande ait hasardée sur cette côte sauvage de Java. Les services que les Hollandais ont rendus à la colonisation dans l'Inde sont immenses; ce

peuple a les trois qualités indispensables à l'accomplissement de ces travaux en pays lointain : la patience, le courage et l'activité. Java est surtout un produit hollandais.

A l'époque de notre histoire, le village de Kalima, qui depuis a fait fortune et a pris un autre nom, comme un roturier enrichi, était composé de quelques huttes isolées habitées par des pirates en retraite, des Malais agriculteurs et des Chinois exilés volontairement de la ville flottante de Bocca-Tigris.

Ces colons vivaient en bonne intelligence et restaient neutres, ne voulant embrasser le parti d'aucune des nations

qui guerroyaient alors sur l'Océan indien. Le planteur Davidson était soupçonné de sympathie secrète envers la France; mais, dans certaines occasions, il avait eu le bon esprit de donner une hospitalité très affectueuse aux marins et aux officiers du *Windsor-Castle*, échoué sur les récifs de Kalima. Davidson était donc très bien noté dans les archives de lord Cornwallis, le vainqueur de Tippo-Saëb.

La plantation hollandaise de Davidson était magnifique et donnait les plus belles espérances. Soixante esclaves, et une vingtaine d'agriculteurs de Pulo-Pinang

avait changé une vaste plaine inculte en jardin. Le mûrier de Chine avait réussi admirablement, à côté des autres riches produits du sol javanais.

Deux voyageurs qui arriveraient à Paris, sans argent, sans passe-port et sans état, ne trouveraient pas une porte ouverte et un toit hospitalier ; ils auraient même la chance d'être arrêtés comme vagabonds ; mais, dans les pays non civilisés et barbares, l'hospitalité sainte est une religion, et, comme aux antiques jours de Jacob, la hutte ou la tente sont ouvertes au pauvre voyageur.

La civilisation et les hôtels garnis

ont détruit l'hospitalité. C'est dommage.

Davidson avait reçu fraternellement Paul et sa belle compagne Aurore, et il avait même trouvé dans son chenil une place honorable pour le chien Asthon et un hamac pour le jeune Simming, quoiqu'il fût soupçonné véhémentement d'appartenir à la caste maudite des réprouvés de Java.

La comtesse Aurore Despremonts trouva le soir même de son arrivée les soins les plus empressés et un bon lit de repos dans l'appartement des sœurs de Davidson, jeunes et charmantes Hollandaises, qui avaient courageusement suivi

leur frère pour partager sa bonne ou sa mauvaise fortune au désert (1).

En parlant aux damnés de Vadankéris, la belle créole avait jugé convenable de faire passer Paul pour son mari, mais dans la ferme de Davidson cette supercherie innocente, renouvelée des anciens jours, n'était plus permise. Il fallait même faire davantage sous le toit d'une famille

(1) Ces dévoûments héroïques ont toujours été fort communs dans les familles des planteurs anglais, hollandais, portugais et français. Ces jours derniers encore, le capitaine Montfort, dans son beau voyage publié par l'éditeur Lecou, cite avec un juste enthousiasme une Française, madame Donnadieu, qui a toujours accompagné son mari dans ses travaux de colonisation et de pionnier, dans les forêts de l'Inde. L'héroïsme des femmes créoles n'a pas dégénéré.

austère et méticuleuse pour éviter des soupçons fâcheux et mériter la confiance des sœurs hollandaises. Aurore ne balança pas ; elle voulut vivre dans un isolement complet, et seulement aux heures des réunions de famille elle parlait à son jeune compagnon du désert dans les terme d'une politesse froide, ce qui provoquait des réponses notées sur le même ton.

Les femmes s'acquittent de ces devoirs de convenance avec un tact et une mesure admirables ; on dirait qu'au fond de leur cœur elles n'éprouvent aucune contrainte, et qu'elle se soucient fort peu de blesser un ami. Les hommes, selon leur

usage, ne comprennent rien, et ils se lamentent à l'écart de tant d'ingratitude et d'oubli.

Si, dans les environs de Paris, entre Chatou et Bougival, le propriétaire d'un quart d'hectare de terrain pierreux fait subir une longue torture à son ami dominical, en lui montrant les graines d'asperges et quatre jeunes melons entremêlés de coquelicots qui sont l'orgueil de sa propriété, faites-vous une idée du planteur indien qui, dans ses ennuis, voit tomber du ciel bleu un visiteur patient pour cause d'hospitalité reçue, et qui peut lui montrer des plaines, des collines, des montagnes fertilisées

par ses mains, et acquises gratuitement de ce généreux propriétaire qui est Dieu! Bien persuadé que la jeune créole était une simple connaissance d'occasion pour le jeune Paul, Davidson s'était emparé despotiquement du colon français, et il le promenait à travers ses plantations sans lui faire grâce d'une canne à sucre, d'une houppe de coton et d'un grain de café. Paul se résignait à ce genre de supplice, issu du démon de la propriété; il finit par y trouver un certain charme irritant qui le faisait moins songer à un amour sans espoir. Aux belles heures matinales, quand le soleil n'a pas encore humé la fraîcheur de la nuit, Paul

recommençait son inspection forcée des richesses de la propriété hollandaise. Au même instant les deux sœurs Davidson et Aurore, toutes les trois vêtues de blanc et leurs belles têtes blondes et brune couverte d'un large chapeau de Manille, se dirigeaient vers un massif d'arbres gigantesques dont les branches unies s'étendaient, comme des voûtes, sur un petit golfe sablonneux appelé les *Bains de Diane.*

Asthon, très lié déjà, lui aussi, l'ingrat! disait Paul, très lié avec deux chiens de la belle race de Sumatra, courait à côté de ses deux nouveaux amis devant les trois jeunes femmes, avec la

conscience du grand devoir qu'ils allaient remplir sur le rivage sacré du bain maritime. Puis, quand sonnait la cloche du premier repas, le planteur et Paul revenaient de l'inspection, et on voyait alors les trois femmes rentrant aussi sous le toit domestique, toutes les trois inondées de leurs chevelures humides, or ou ébène en fusion, et confiant au soleil le soin de rendre ces belles tresses blondes ou brunes à leur état naturel.

C'est alors que le jeune colon regrettait cette ruine auguste du bois, cette hôtellerie de quelques heures où l'univers lui appartenait, où il ne désirait

rien qu'un pareil lendemain, éternellement suivi d'un autre :

— Qu'elle a été fatale pour moi, ma complaisance! disait-il en lui-même ; elle me menaçait de partir seule, et je l'ai cru! On croit tout quand on aime. Oh! non, elle ne serait pas partie seule, dans ce bois affreux et sans chemin frayé. Elle se serait soumise à une vie d'isolement, qui du moins était sans péril, et je l'aurais gardée toujours, comme un père garde sa fille, dans une ville assiégée par des ennemis féroces; et j'aurais attendu l'heure de sa reconnaissance, et toujours heureux encore, si elle n'avait pas sonné!

Il y avait des moments de désespoir où Paul regardait l'horizon de la mer et méditait une fuite immédiate, une fuite sans adieu.

— Ce que je fais est horrible ! pensait-il. Que sont devenus mes amis, mes frères de la case de Vandrusen ? Je l'ignore, et je suis lâchement retenu ici par une femme et par un amour impossible ! brisons ma chaîne et partons !

La force lui manquait toujours au moment décisif ; un son de voix connue, un éclat de rire sous les arbres, une frange de robe à travers les feuilles, une boucle de cheveux noirs agitée au kiosque, la moindre chose aperçue ou entendue, et

révélant la femme aimée, le retenait, comme un invincible obstacle de fer, sur la limite de l'habitation. Pour lui, la vie était là, et partout ailleurs il entrevoyait quelque chose de pire que le tombeau, la vie sans l'amour.

Le coucher du soleil le ramenait toujours à ses sombres idées; il avait alors une heure de solitude absolue. Davidson le quittait, en lui exprimant des regrets fort polis, car il se croyait, de très bonne foi, nécessaire à l'existence inoccupée de Paul; et, comme il le voyait toujours triste, il essayait, dans sa noble candeur hollandaise, de le distraire par l'exhibition perpétuelle de ses trésors végétaux.

Donc, tous les soirs à six heures, le bon planteur éprouvait un véritable chagrin, et il fallait bien que le motif de cette séparation fût grave; mais le motif n'était jamais donné, chose d'ailleurs fort indifférente au jeune colon amoureux.

Aux premières ténèbres, un étranger inconnu arrivait sous une sombre allée de tamarins, et Davidson courait à lui avec empressement. L'entretien durait une heure. Le planteur qui ne savait rien dissimuler, rentrait avec une figure tantôt joyeuse, tantôt triste, probablement selon la nature de l'entretien.

Paul n'avait qu'une seule pensée, et tous les mystères du monde l'inquiétaient

peu ; il en avait bien assez du mystère de sa belle Aurore ; cependant une folle idée de jalousie lui traversa le front, un soir après six heures, et il résolut, quoique à regret, de se mettre en embuscade pour voir à quelle classe d'homme appartenait ce nocturne et mystérieux visiteur. Pareil espionnage répugnait, comme nous l'avons dit, à son caractère loyal ; mais l'amour est comme la faim, il semble excuser bien des choses.

Un soir, il se plaça dans un buisson de câpriers qui bornait le petit chemin extérieur de la mer, et il vit passer le visiteur.

C'était un jeune homme, grand, et qui

avait dans son allure quelque chose d'extraordinaire et de frappant.

Sa figure se voilait des larges ailes d'un chapeau de paille, mais, chose étrange, en voyant marcher cet homme, on devinait la fierté audacieuse qui venait illuminer ses yeux, son front, son regard.

Paul se recueillit, baissa la tête, entr'ouvrit sa bouche avec l'ongle de son doigt indicateur, et fit ce mouvement, qui signifie ; Cet homme ne m'est pas inconnu!

Dans une heure il va repasser par le même chemin, pensa-t-il ; examinons-le mieux encore au retour.

Cette fois, pour mieux l'examiner, il fallait se trahir, mais il le reconnut.

Malgré l'obscurité, l'œil méridional de Paul ne pouvait se tromper; cet homme était le grand Surcouf, le héros breton de l'Océan indien.

En toute autre occasion, Paul aurait bondi de joie en retrouvant Surcouf, mais toutes les impossibilités; filles ardentes de la jalousie, furent admises à la fois comme des vérités incontestables. Une écume de feu brûla les lèvres de Paul; le sang éclata dans son cœur; la foudre mugit à son oreille; deux empreintes de soufre embrâsèrent la plante de ses pieds nus : il brisa un rameau du buisson

qui l'abritait, et il s'écria d'une voix stridente :

— Ah ! son secret est connu ! elle voulait venir à Kalima ! elle a menti comme un homme ! c'est la maîtresse de Surcouf ! je le savais bien ! Est-ce qu'une femme peut me tromper, moi, un enfant de la mer ! et je l'ai conduite ici ! je l'ai conduite par la main à ce rendez-vous ! moi ! j'ai fait ce métier !

Il fouilla dans sa veste blanche, et il ajouta :

— C'est une femme qui a fait inventer les poignards.

Et il se mit à rire comme rient les damnés.

Ensuite il se promena sur le petit chemin, à grands pas, et il n'entendait pas la cloche qui appelait la famille au repas du soir.

— Une mort si douce, ajoutait-il, une mort qui dure un instant! un coup de poignard!... rien!... il faudrait les faire mourir tous les jours, ces horribles femmes, à petit feu, lentement, avec des piqûres, et leur crier pendant toutes les nuits, pendant dix heures d'insomnie : Créatures horribles, savez-vous bien tout le mal que vous faites à ceux qui vous aiment quand vous les trompez ainsi! Et je voudrais la voir mourir de sommeil comme Damiens, l'assassin du roi! et la

ressusciter, par la magie, pour la tuer avec des aiguilles rougies au feu, comme madame de Louvain de Saint-Domingue! il y a un enfer pour ces femmes! l'enfer n'est rien! le démon y rit! A mon secours! mon Dieu! mon patron! Je suis fou!

Pendant ce monologue du pauvre insensé, la cloche sonnait toujours. L'inquiétude était au comble dans l'habitation. Les esclaves allaient et venaient, furetant partout. Il est expressément défendu de se faire attendre aux heures de repas dans les solitudes de l'Inde; un quart d'heure de retard est une alarme domestique, la fièvre de tous.

Aurore quitta soudainement sa réserve forcée, et courant à la case des domestiques, elle appela Asthon. Personne n'avait eu une idée aussi simple.

— Asthon arriva au premier son de la voix bien aimée.

— Cherche ton maître, lui dit Aurore, ton maître Paul, nous l'avons perdu.

Le chien comprit tout de suite, comme si on lui avait parlé sa langue; il éleva ses narines, les fit fonctionner circulairement, comme pour recueillir au passage toutes les émanations de l'air; il enfonça brusquement sa tête dans les hautes herbes, prêta l'oreille aux bruits de la nuit, prit, quitta, reprit le même

chemin, et, enfin, sûr de la réussite, il se dirigea vers le petit sentier extérieur de la mer.

Aurore suivait Asthon et courait aussi vite que lui; les deux sœurs Davidson et la famille étaient fort loin en arrière. Le chien hurla de joie, il avait retrouvé Paul, et Aurore l'embrassait en pleurant.

Le jeune homme laissa tomber son poignard et garda l'immobilité de la statue.

— Mais pourquoi nous donnez-vous de ces peurs? dit Aurore; il y a bien longtemps que la cloche sonne... N'avez-vous pas entendu.

Paul balbutiait des phrases sans suite, et il ne comprenait rien à cette scène, il ne se comprenait pas.

La famille et Davidson arrivèrent bientôt, et Paul, qui pensait toujours à Surcouf, mais qui avait repris sa raison en voyant des larmes véritables sur la pâle figure d'Aurore, bégaya des excuses aux Davidson, et, offrant le bras à Aurore, il dit à voix basse, et en reprenant le chemin de l'habitation :

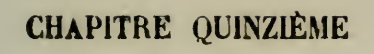
— Au nom du ciel ! madame, accordez-moi demain un quart d'heure d'entretien.

Aurore regarda Paul avec des yeux

stupéfaits; le jeune homme renouvela sa demande sur le ton d'une prière.

— En venant de la mer, répondit Aurore, demain je serai là.

Et elle désignait un bouquet de palmiers devant l'habitation, le même qui avait servi de point de reconnaissance, un soir mémorable, après la rencontre des Vadankéris, les damnés.



CHAPITRE QUINZIÈME

XV

Il y a dans les rendez-vous deux sortes d'inexactitudes : l'inexactitude d'avant et celle d'après.

On devine aisément laquelle des deux fut celle de Paul.

M. Davidson montrait un sicomore nain, cultivé d'après le procédé chinois, qui oblige les grands arbres à rester petits, lorsque Paul s'éclipsa, en laissant le planteur continuer sa démonstration à son ombre.

Le jeune colon, dévoré d'impatience vint prendre sa pose d'attente une heure avant la sortie des bains de Diane. Il regardait la limite d'arbres interdite aux profanes, et il prêtait l'oreille aux aboiements joyeux d'Asthon, qui folâtrait dans ce golfe de Saphir, ce bain délicieux éternellement chauffé par le soleil indien.

Enfin, une forme suave aux yeux,

même de loin, entr'ouvrit le rideau des arbres, et s'avança dans la direction de Paul. Cette fois, par extraordinaire, Aurore était seule ; les sœurs Davidson ne l'accompagnaient pas. Asthon lui restait fidèle.

Paul ne remarqua pas l'absence des deux autres femmes, lesquelles d'ailleurs n'avaient jamais existé pour lui que comme accessoires oiseux du tableau principal.

Aurore n'avait jamais été plus belle. Le repos, la vie de l'habitation, les salutaires exercices de la mer avaient rendu à son teint toute sa fraîcheur savoureuse, ce limpide éclat des carnations euro-

péennes. La robe nankin qu'elle portait n'appartenait, par sa coupe, à aucune mode, mais le corps charmant qui la corrigeait, sur toutes ses coutures, lui donnait une perfection inconnue des plus habiles faiseuses de Paris. Ses beaux bras, croisés sur la poitrine, étaient gracieusement occupés à retenir de larges et humides tresses de cheveux qui ressemblaient à une mantille de dentelle noire et apportaient avec eux tous les parfums de la mer.

Elle salua Paul, lui tendit la main, et dit avec une intention marquée :

— Eh bien ! vous le voyez, je suis seule... Que dites-vous de cela ?

Paul serrait toujours la petite main offerte, et ne la rendait pas, comme fait l'avare qui a trouvé une pièce d'or sur son chemin.

— Voyons, que dites-vous de cela ? reprit Aurore en appuyant sur chaque syllabe.

Le jeune homme ouvrait ses grands yeux noirs, pleins d'intelligence et de feu, et ne trouvait aucune réponse ; il ne comprenait pas et avait bien autre chose à faire en ce moment ; il admirait.

— Mais les hommes ne comprennent donc rien ! reprit Aurore avec un ton de dépit et en frappant la terre de sa sandale d'odalisque, qui cachait un petit

pied créole, blanc et nu, à faire éteindre les yeux.

Les gouttes de la mer ruisselaient sur le front et les joues d'Aurore, comme si une couronne de perles cueillies au golfe qui les produit se fût disjointe sur sa tête en se fondant au soleil.

— Allons! il faut tout lui dire! poursuivit la jeune femme; il me regarderait éternellement sans parler, comme s'il me voyait pour la première fois!... Ecoutez, Paul, et quittez cette pose de bas-relief indien... nous voilà brouillés avec les Davidson...

— Eh bien? fit Paul, toujours absorbé dans la même contemplation.

— Eh bien!... cela vous est égal ?

— Suis-je brouillé avec vous? demanda Paul.

— Enfant! vous êtes un enfant; est-ce que nous pouvons nous brouiller, nous ?

— Le reste m'est indifférent, madame.

— Appelez-moi donc Aurore, monsieur... et, si vous croyez que nous arrangeons nos affaires en ce moment, vous êtes dans l'erreur... on nous espionne du kiosque... c'est votre faute aussi, mon cher Paul... vous n'entendez pas la cloche du souper; on vous croit dévoré par un tigre; on vous cherche, on pleure, on vous trouve, on vous em-

brasse étourdiment. — Quel mal y a-t-il là... n'êtes-vous pas mon ami, mon sauveur, mon frère, mon compagnon d'infortune ? Notre amitié pure n'a-t-elle pas été bénie par les saintes étoiles de Dieu, dans la plus horrible des nuits ? je vous ai embrassé comme une folle... il y a des moments où le cœur se trahit malgré le bon sens... Eh bien ! les sœurs Davidson me tiennent à distance maintenant. Ce matin, elles ont eu la migraine, comme deux coquettes de grande ville ! Elles ont refusé de m'accompagner aux bains de Diane. Me voilà en disgrâce à cause de vous. On nous met tous les deux à la porte de l'habitation, comme deux crimi-

nels! et Dieu sait si nous méritons ce traitement!

Paul regarda un instant le ciel pour se reposer.

— Quel parti prendrons-nous maintenant? demanda Aurore avec le ton d'une vive anxiété.

— Cette famille nous calomnie et nous insulte! dit Paul, qui éprouvait le besoin de se mettre en colère, il faut nous venger. La Hollande est en guerre avec la France; Davidson est mon ennemi. Je vais envoyer Simming chez les Damnés; ils arriveront ce soir. Je me mets à leur tête, et je m'empare de l'habitation par le droit de guerre.

— Paul, dit Aurore, parlez-vous sérieusement?

— Mais il me semble, ma belle Aurore, que mon projet est raisonnable...

— Mais Davidson nous a recueillis, nous a entourés de tous les soins possibles; cet homme doit nous être sacré.

— Et pourquoi nous insulte-t-il, cet homme?

— Les apparences sont contre nous; on fait ici comme dans les villes, on juge d'après les apparences.

— Eh bien! je ferai comme dans les villes, je me vengerai!... Allons voir Simming.

Paul fit un pas vers l'habitation : Aurore le retint.

— Au nom du Ciel, mon cher Paul, dit-elle, point de violence coupable ! respectons l'hospitalité...

— Mais, interrompit le jeune homme, vous êtes, vous, plus respectable que l'hospitalité ! Voyez comme on vous traite ! Par Notre-Dame de la Gineste ! j'en aurai vengeance ! Un de mes pays, M. Roux de Corse, a déclaré la guerre aux Anglais, je déclare la guerre à Davidson (1).

(1) Le fait est historique. M. Roux de Corse, riche négociant de Marseille, a fait cette déclaration de guerre en ces termes : *Moi, Roux de Corse, je déclare la guerre au roi de la Grande-Bretagne*, etc., etc.

— Vous êtes fou, voilà votre seule excuse.

— Je vous aime, dit Paul brusquemen.

Et il se voila le visage de ses mains.

Aurore recula, comme si elle eût été frappée au cœur par un poignard invisible.

— Paul, dit-elle d'une voix formidable de douceur, mon cher compagnon, je vous pardonne vos trois derniers mots... mais ne les prononcez pas une seconde fois.

— Je les penserai toujours, reprit Paul avec feu ; tous ceux qui vous voient vous aiment... Vous êtes l'amour. Les sauva-

ges, les bandits, les damnés, les chrétiens, tout ce qui a un cœur vous aime ; les oiseaux du bon Dieu descendent du ciel pour vous aimer. Il me semble que les arbres mêmes sont heureux de vous donner leur ombre ; il me semble que le soleil est plus beau quand vous l'éclairez. Je ne vous dirai plus que je vous aime ; mais cette belle nature de l'Inde vous le dira pour moi ; imposez silence à cette voix, si vous le pouvez.

Des larmes brillaient sous les paupières de la jeune créole. Ce n'était pas le présent qu'elle redoutait, c'était l'avenir.

— Paul, dit elle d'une voix suppliante,

mon amitié n'est pas exigeante... puisque M. Davidson va nous fermer sa porte, nous reprendrons notre pèlerinage, et nous irons où Dieu nous conduira.

— Vous partirez avec moi ? demanda Paul, qui pensait toujours à Surcouf.

— Mais, sans doute... je n'ai pas d'autre compagnon, il me semble...

— Pas d'autre ? interrompit le jeune homme en donnant à la femme un regard singulier.

— Je ne vous comprends pas, mon cher Paul...

— Bah ! interrompit-il, je viens du pays où le cœur ne garde rien ! Je ne suis

pas seul à Kalima... Il y a ici un Français... votre... notre ami...

— Son nom... vite... Paul... son nom ?...

— Surcouf.

Aurore fit un mouvement brusque, et sa figure exprima tout à la fois le doute, la joie, l'incrédulité, la stupéfaction.

Paul ne remarqua que la joie.

— Mais je ne vous apprends rien de nouveau, belle Aurore, ajouta-t-il avec un accent d'ironie.

— Paul, dit la femme, je vous jure devant ce soleil, qui est l'œil de Dieu, que j'ai pleuré Surcouf et que je ne le crois plus au nombre des vivants ! Je crois

que vous êtes dupe d'une erreur de vos yeux, et...

— Non, Aurore, dit Paul, charmé du ton naturel de la justification, non, je ne me suis pas trompé, Surcouf est vivant, et je vous le montrerai ce soir.

La cloche sonna. Aurore manifesta quelque hésitation, puis elle dit :

— On nous appelle ; soyons polis, et nous agirons selon l'accueil.

— Et ce soir, Surcouf... dit Paul.

La belle créole répondit par un signe affirmatif et marcha vers l'habitation. Paul la suivit.

Le repas fut un véritable congé donné aux deux voyageurs ; il n'y avait pas à

s'y méprendre. Le maître employa cette politesse froide et muette, pire que l'insulte bruyante. Décidément, cette famille patriarcale raisonnait comme une famille civilisée. Au Midi et au Nord, sous la tente et sous le toit, le monde juge l'extérieur et se soucie fort peu de l'intérieur ; il ne vous demande pas ce que vous êtes, mais ce que vous paraissez.

Aurore contint son irritation, et répondit même par des sourires à cette insulte inhospitalière ; et elle agit fort sàgement, car, à la moindre impatience trop visible, Paul éclatait et bouleversait l'habitation.

En quittant la table, Aurore, qui croyait

ne plus avoir de ménagements à garder, prit le bras de son compagnon, et, quand elle fut à quelque distance de la terrasse, elle fit cette question :

— Parlez-moi franchement : Vous n'avez aucun doute ; Surcouf est à Kalima.

— Je vous l'affirme, dit Paul, et croyez que je suis heureux de votre doute.

— Et pourquoi mon doute vous rend-il heureux ?

— Ah !... c'est que... Aurore... hier, je vous le confesse humblement, et je vous en demande pardon... hier j'ai été dominé par un soupçon injurieux...

— Assez, assez, ne perdons pas notre temps à dire des folies comme font les gens heureux, interrompit vivement Aurore, il faut quitter cette maison tout de suite ; où comptez-vous pouvoir trouver Surcouf?

— Il faut l'attendre sur le chemin où il passe.

— Nous irons.

— Je suis à vos ordres... je ne vous demande que le temps d'appeler Simming et Asthon.

— Oui... mon inspiration ne me trompe pas ; Surcouf sera notre Providence, et, puisqu'il peut vivre ici, nous y vivrons, nous.

Peu d'instants après, quand l'habitation, entourée d'un soleil brûlant, fermait ses portes et ses fenêtres aux rayons extérieurs, Paul, Aurore et Simming sortaient furtivement, sans faire leurs adieux aux maîtres, et se dirigeaient vers le petit port de Kalima.

Paul s'arrêta, réfléchit quelques instants, et dit en montrant sur un côté du petit chemin un taillis frais et sombre :

— C'est ici qu'il faut attendre Surcouf.

Les voyageurs entrèrent dans le massif d'arbres. Aurore s'assit sur le gazon avec cette douce résignation qu'elle apportait à une vie intolérable pour une

jeune femme. Le damné Simming, heureux de suivre la belle créole, se plaça près d'elle. Asthon fit semblant de s'endormir, et Paul prit une position qui lui permettait de voir Aurore et de surprendre au passage le brave Surcouf.

De longues heures d'attente s'écoulèrent; le soleil paraissait vouloir se fixer sur l'horizon. Enfin, la nuit tomba, et Paul, ne pouvant plus regarder Aurore, concentra tous ses regards sur la route de Kalima.

Aurore mit ses petites mains sur la bouche d'Asthon, qui préparait un aboiement. L'ombre d'un passant se dessina dans la nuit étoilée.

— Venez, Aurore, dit Paul; c'est vous qui devez aborder Surcouf la première.

La jeune femme dit à Asthon, en le menaçant du doigt :

— Sois sage, celui qui vient est un ami.

Elle se leva et se plaça sur le sentier, d'après l'indication de Paul.

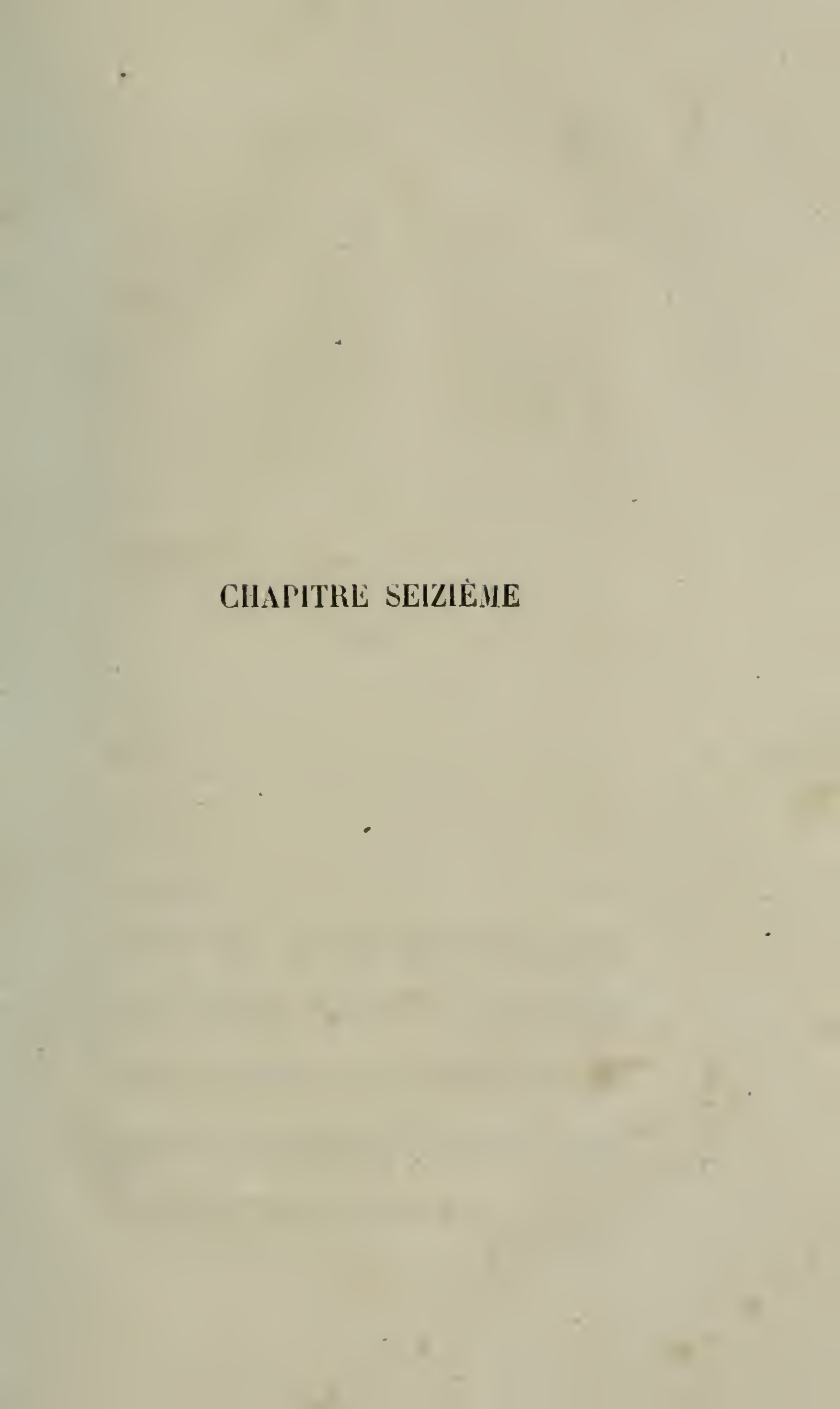
Celui qui venait n'était pas homme à reculer devant une apparition :

— C'est bien lui ! Dieu soit béni ! dit Aurore.

Une voix mâle répondit :

— Vous, madame, ici!

Et les mains les plus loyales du monde se réunirent dans l'étreinte d'un inexprimable bonheur.



CHAPITRE SEIZIÈME

XVI

Ayant reçu sa bonne part des amicales démonstrations de Surcouf, Paul se mit un peu à l'écart, car il crut deviner que l'illustre marin avait des confidences intimes à faire à la belle créole,

Surcouf et Aurore avaient, en effet, bien des choses à se dire, et leurs demandes se croisaient vivement sans attendre les réponses. La suite de cette histoire nous révélera ce rapide entretien. Pour le moment il nous suffira de dire que Aurore, dominée par Surcouf, consentit à rentrer chez Davidson.

Surcouf appela Paul, et lui dit :

— Ce soir, je n'ai aucun motif pour me dérober à la vue de cette bonne famille hollandaise ; tout est prêt pour mon départ. J'ai trouvé chez Davidson de l'argent et des ressources. Mon petit brick est paré. J'espère bien rattraper mon *Malaca*. Il m'a fallu agir avec bien

de la prudence et du mystère. Voilà ma dernière nuit; demain, au lever du soleil, je voguerai vers le détroit de Carimala. Maintenant, je vais arranger vos affaires dans cette famille de puritains; attendez-moi.

Surcouf se dirigea vers l'habitation, du pas sûr d'un homme qui va réussir.

Ce marin breton était alors dans toute la force de l'âge; sa figure, brunie par le soleil de l'équateur, était empreinte du double caractère de l'audace et de la douceur; il paraissait jouir de cette constitution indomptable sans laquelle il n'y a point de héros, en mer surtout. L'homme supérieur et né pour com-

mander aux autres se révélait en lui, dans les gestes, le maintien, le regard. L'océan indien ne connaissait pas de plus grand nom que le nom de Surcouf; nom illustré par des actions fabuleuses, dont le récit charmait les sauvages et les pirates eux-mêmes, dans les veillées de l'archipel malaisien.

Il fallait bien peu de mots pour réhabiliter Paul et Aurore dans l'esprit de Davidson. Surcouf était vénéré comme un oracle. Les deux sœurs hollandaises, indulgentes comme toutes les femmes, se rendirent aisément aux bonnes raisons justificatives transmises par leur père. Elles ne demandaient pas mieux que de

se réconcilier avec une femme charmante, qu'elles avaient éloignée par soumission filiale, et qu'elles estimaient toujours. On fit donc aux deux réhabilités l'accueil le plus chaleureux, le plus sympathique; et la soirée eût été complétement heureuse, si elle n'avait pas eu le triste lendemain que Surcouf annonçait déjà, en prononçant le mot de séparation et de départ.

Pendant le repas du soir, Paul faisait les plus beaux projets du monde; il avait enfin trouvé l'oasis après la brûlante marche du désert. A force de travail, de zèle et d'intelligence, il pouvait se promettre de devenir bientôt l'associé de

Davidson, espèce de fortune très facile à faire dans l'Inde, car, pour les travaux de défrichement et de plantation, les qualités du colon sont préférables à l'argent. Paul était riche de ce côté. Après ce rêve si réalisable, l'amour reprenait ses droits. Aurore décidément était une de ces veuves comme on en trouvait alors dans l'Inde ; une de ces malheureuses femmes ruinées par la guerre, et qui ont des droits de succession et d'héritage à faire valoir sur les comptoirs de l'équateur. Un pirate, un bandit, un démon de la Malaisie, Bantam, s'était acharné à la poursuite d'Aurore, chose très commune aussi à cette époque, mais dans l'habi-

tation hollandaise de Kalima, on n'avait plus rien à redouter de ce bandit. Surcouf d'ailleurs avait juré de lui reprendre son *Malaca*, et Surcouf ne jurait jamais en vain. Paul, de rêve en rêve, arrivait à la conclusion ordinaire des amitiés de femme, au mariage ; et pour achever sa réhabilitation, il avait résolu de se confier au planteur hollandais et lui demander les conseils de son expérience. On se fait d'ailleurs toujours un ami de l'homme qu'on choisit pour conseiller.

Douces illusions, mensonges de l'âme, vous êtes un des fléaux de l'humanité.

Paul se complaisait dans le mirage de cet avenir, qui sonnait sa première heure,

et il regardait Aurore, assise entre les deux sœurs hollandaises, Augusta et Maria, désormais ses deux amies et ses deux compagnes au désert.

Par moment, Aurore dirigeait un regard furtif et peut-être involontaire du côté de Paul. Que de fautes innocentes les femmes commettent à leur insu ! Les meilleures, les moins coquettes, les plus rigides dans leurs devoirs, ont un secret penchant qui les attire vers l'homme qui les aime bien et dont elles repoussent très sincèrement l'amour.

Cette distraction enfantine amène souvent des malheurs sérieux.

Davidson et Surcouf causaient ensem-

ble en fumant le *houka* sur une natte, et Paul jouait le rôle d'un troisième interlocuteur muet; il approuvait d'un signe de tête ou d'un geste expressif toutes les choses qu'il n'entendait pas. En approuvant toujours on évite les ennuis de la contradiction, et Paul ne voulait pas perdre un de ces regards qui arrivaient à lui par intervalles de l'autre extrémité du salon.

Lorsque Surcouf arrêtait sa phrase, en le regardant, Paul se hâtait de répondre par un *oui* bref, ou un *certainement* résolu, ce qui comblait de joie Surcouf; mais Paul ne remarquait pas cette joie et n'entendait pas le brave marin, il re-

gardait toujours son admirable créole qui jouait avec ses deux amies et confondait en riant ses longues tresses de cheveux noirs dans leurs belles boucles d'or.

Surcouf se leva brusquement comme on fait après une conversation épuisée, et serrant la main de Paul, il lui dit :

— A demain ! c'est convenu, une heure avant le lever du soleil.

— Avant le lever du soleil, répondit le jeune homme comme un écho.

Surcouf s'approcha des trois femmes, et Paul ne manqua pas de le suivre.

— Eh bien ! dit-il, j'ai accepté, pour cette nuit, l'hospitalité de Davidson ;

mais je suis obligé de vous faire mes adieux ce soir.

Les trois femmes se levèrent, en passant de la gaîté à la tristesse, et elles tendirent leurs mains à Surcouf.

— Oh! dit le marin en riant, quand on part pour se battre, on a un privilége... Vous permettez, Davidson ?

Et il embrassa les deux sœurs et Aurore; puis s'adressant à Paul, il lui dit :

— Vous avez la même privilége, mon cher Paul; allons... allons... il a peur... embrassez donc, comme moi... est-il timide, ce loup de mer!

Paul ne comprenait rien à cette scène; il embrassa les deux sœurs à tout hasard.

— Vous oubliez madame? reprit Surcouf en riant.

— Mais, M. Paul ne part pas, lui! dit Aurore; il n'a point de privilége.

— Comment! il ne part pas! dit Surcouf; voulez-vous que je laisse Achille à Scyros, avec les femmes, lorsque nos amis de Samarang nous appellent peut-être! lorsque mon *Malaca* est au pouvoir des pirates! lorsque les moussons nous amènent les galions de la Compagnie! lorsque la France de l'Inde n'a plus que le pavillon de Surcouf pour protecteur! Vous ne connaissez donc point mon brave Paul! il vient d'accepter à présent, là, et avec beaucoup de chaleur, le grade de

second, à bord du *Breton*, et nous mettons à la voile demain avant le lever du soleil.

Le ton décisif de Surcouf ne laissait aucun doute à Paul ; il venait donc de s'engager à bord du *Breton*, sans le savoir, et dans une longue distraction causée par la présence d'Aurore. C'était un coup de foudre ; mais le sentiment du devoir triompha. Il accepta énergiquement une position glorieuse faite à son insu, et sa lèvre effleura la joue fraîche et ronde que la belle Aurore lui présentait par ordre de Surcouf.

— Mesdames, dit le noble Breton, nous vous donnerons bientôt de nos

nouvelles ; attendez-les avec patience, et priez Dieu pour la France et ses marins.

Paul se laissa machinalement entraîner par Surcouf; il marchait au hasard et appelait à son aide toute son énergie, pour ne rien trahir des secrets de son cœur dans ce moment suprême.

Sous un hangar ouvert aux brises du golfe, et appelé la *Rizière*, était le large lit de repos des voyageurs : une paille douce et qui ne faisait pas regretter l'édredon.

— Nous serons mieux ici pour faire notre nuit, dit Surcouf, et nous ne troublerons le repos de personne.

Cela dit, Surcouf, à la veille de partir pour une de ces expéditions merveilleuses, sans exemple dans l'histoire, ôta sa veste, se coucha sur la paille, fit le signe de la croix et s'endormit comme dans sa maison de campagne de Saint-Malo.

Paul ne s'endormit pas, il prêtait l'oreille à tous les bruits qui annoncent la fin des veillées et le commencement de de ce silence morne dont s'environne la nuit pour donner le sommeil aux hommes et aux animaux.

Au moment jugé favorable, Paul sortit de la *Rizière*, sur la pointe de ses pieds nus, et rencontra sur la terrasse Asthon

et ses deux amis, qui étaient à leur poste de sentinelles; les trois gardiens donnèrent le salut amical d'usage au jeune colon, mais ils ne le suivirent pas; leur devoir passait avant tout.

Paul regarda le balustre en bois de santal, en saillie devant la fenêtre d'Aurore, et prêtant l'oreille, il entendit ce gazouillement délicieux que modulent les jeunes femmes lorsqu'elles parlent toutes à la fois.

Craignant de voir la fenêtre s'ouvrir, il s'éloigna en amortissant le bruit de ses pas sur les grandes herbes, et le hasard ou une pensée le conduisit à la limite sacrée des arbres, aux bains de

Diane. Une sensation mystérieuse faisait battre son cœur, et il osait à peine ouvrir les yeux sur ce petit golfe, ou dormait une eau tranquille sur un sable d'argent.

Deux larges escaliers de granit truste, comme deux dolmens, lient la terre à la mer, et ne sont jamais couverts par les vagues, car, dans les jours de tempête furieuse, la colère de la haute mer expire beaucoup plus loin, et semble respecter l'asile saint.

Toutes les splendeurs du ciel de l'Inde enchantaient cette nuit; le rivage était couronné d'arbres gigantesques dont les cimes se perdaient dans les ombres lu-

mineuses ; les brises suaves montaient du golfe, et donnaient au corps embrasé une exquise sensation, qui est aussi le bain de l'âme. Paul était sous l'obsession de ce délire, fièvre continuelle des aliénés, et qui leur fait chercher un remède dans la fraîcheur des eaux vives. Il s'abandonna, comme un agonisant condamné, aux caresses de cette mer divine, qui semble pouvoir guérir tous les maux de la terre, mais il regagna bientôt le rivage, comme un sacrilége nocturne subitement assailli par des remords.

Sur la limite des arbres, il s'arrêta, et, entr'ouvrant avec précaution le rideau

des feuilles basses, il vit ou crut voir une femme accoudée au balcon d'une fenêtre. Un nuage passait en ce moment sur les constellations du Zénith, et donnait une ombre vaporeuse à la façade de l'habitation hollandaise. Mais lorsque des gerbes splendides retombèrent des étoiles, comme une cataracte de rayons, la forme du kiosque prit un nom terrestre, trop connu de Paul.

— C'est elle, dit-il avec la voix intérieure, car ses lèvres n'auraient pas eu la force de s'ouvrir.

Paul n'était pas doué de cet amour-propre robuste, assez commun chez les hommes, et qui les abuse si souvent dans

leurs passions ou leurs caprices; mais il crut pouvoir interpréter à son avantage cette veillée du balcon, et l'attribuer, sans fatuité vulgaire, à une pensée d'amour. L'amitié ne veille pas, aux heures du sommeil.

L'amitié des femmes veille, et peut tromper encore, et très innocemment.

Aurore avait dissimulé son émotion devant Surcouf, mais son cœur s'était brisé, en faisant des adieux peut-être éternels à ce noble jeune homme, son meilleur ami, et elle avait résolu de prolonger sa veille, à l'insu des deux sœurs, pour écouter le bruit du dernier pas de Paul sur ce domaine hospitalier.

Les heures s'écoulaient, et de légères teintes d'opale se montraient à l'horizon de l'est, à travers l'atmosphère ardente des constellations. On entendait une rumeur confuse du côté du port et des préludes de chants sur les arbres.

La jeune créole gardait toujours sa position au kiosque, et Paul, n'ayant qu'un seul chemin à traverser pour rejoindre Surcouf, le chemin de la façade, n'osait sortir de sa retraite de peur d'offenser Aurore, en lui révélant sa course indiscrète et même sacrilége, de sa nuit.

Une voix forte, quoique retenue, prononça le nom de Paul.

Le jeune homme avait tressailli. Il avait reconnu la voix de Surcouf.

Il y avait urgence; il fallait prendre un parti, sous peine de passer pour un lâche ou d'être regardé comme déserteur.

Cette pensée arracha Paul de sa retraite et fit taire toutes les considérations.

Il sortit brusquement du massif d'arbres, et au même instant il entendit un cri étouffé tombé du kiosque, et le grincement d'une fenêtre qui se fermait avec précaution.

— Elle m'aime, dit-il, elle me pardonnera une faute de l'amour.

Et courant à Surcouf, il lui serra les mains et bégaya un prétexte qui fut admis, car l'heure ne permettait pas les discussions.

— Allons! dit Surcouf, et montrant le ciel il ajouta :

— Voilà un nuage qui s'effile en pointe vers le nord, tant mieux! Au lever du soleil nous aurons une bonne brise du sud.

Heureux Surcouf, pensait Paul, il pense aux nuages, au vent du sud, au *Malaca*, aux abordages, aux colons de Samarang, à son pays! Et moi! moi! je pense à une femme!

— J'ai parfaitement dormi dans cette

rizière, reprit Surcouf avec gaîté ; et vous, Paul, comment avez-vous passé la nuit?

— Moi, dit Paul en se donnant de l'assurance, moi... une excellente nuit... Quatre heures de sommeil me suffisent .. Nous dormions très peu à La Ciotat.

— Vous allez voir ma *mouche*, reprit Surcouf en se frottant les mains, un brick en miniature ! qui file quatorze nœuds, comme l'oiseau des tropiques. Davidson est mon armateur... mais secret, à cause de la Hollande, de l'Angleterre, du Sultan, de Mysore, du Grand-Mogol, que sais je, moi ! il a peur de tout. Nous n'en

dirons rien à personne, n'est-ce pas, l'ami Paul ?

— Oh ! vous mettez ce secret dans un puits, dit le jeune colon ; je suis un puits pour les secrets.

— Et moi ! dit Surcouf, je suis Breton, il n'y a pas d'exemple d'un Breton qui ait divulgué un secret.

Les deux hommes marchaient rapidement vers le port de Ka lima.

— Surcouf, reprit Paul d'un ton léger, je pense à ces trois femmes qui vont s'ennuyer, comme trois grives en cage, mademoiselle Augusta, mademoiselle Maria et... l'autre.

— Bah ! dit Surcouf, elles parleront...

je leur ai promis trois présents de Chine, comme dans *Zémir et Azor;* elles chanteront le trio de Grétry dans *la Belle et la Bête*... Ce Bantam est un pirate maudit, n'est-ce pas, Paul ?

— Un coquin, un scélérat, un forban, un démon ; quand on ne l'appelle que pirate maudit, on le flatte.

— Oui, Paul ; eh bien ! je lui dois quelque reconnaissance, moi ; je veux bien lui reprendre mon *Malaca*, mais je ne voudrais pas le tuer.

— Reprenez votre *Malaca*, dit Paul, moi, je me charge du reste.

— Voilà mon *Breton !* s'écria joyeusement Surcouf ; on ne peut pas se trom-

per : il est seul dans le petit port... Vous le voyez, Paul ?

— Oui, Surcouf.

— Il bat pavillon danois à misaine, reprit Surcouf ; mais à une encâblure du port j'arbore le pavillon français, et je le salue de vingt coups de canon, à la barbe des pirates.

Le *Breton* était, en effet, un joli petit navire, découpé en oiseau de mer. Vingt-quatre hommes le montaient ; ils appartenaient à diverses nations, mais le grand nom de Surcouf les ralliait tous dans un sentiment commun de bonne fraternité. Il y avait là surtout un intrépide marin provençal, nommé Mordeille, un ami de

Surcouf, et dont la gloire aussi a été fort grande parmi les corsaires. Mordeille était d'une taille au-dessous de la moyenne et très exigu de corps.

— Jamais un boulet, disait-il, ne trouvera chez moi une place pour me tuer.

Surcouf lui avait promis le commandement du *Breton*, après la prise du *Malaca*. En 1815, Mordeille se retira du service; il avait été décoré par Napoléon. Celui qui a écrit ce roman, ou pour mieux dire cette histoire, a été honoré de l'amitié de Mordeille, dans les années de son adolescence, et une mémoire, qui n'a jamais rien oublié, a gardé bien des

récits, bien des histoires, très nécessaires à cet ouvrage aujourd'hui.

Surcouf et Paul montèrent à bord du *Breton*, où Mordeille les reçut avec les plus vives démonstrations d'amitié.

— Tout est-il prêt? demanda Surcouf.

— On attend le dernier coup de sifflet, dit Mordeille.

L'épuipage était rangé sur deux lignes, à bâbord et à tribord.

Surcouf leur fit cette proclamation concise (il ne faut pas trop parler aux marins, disait Nelson) (1) :

(1) La plus belle des proclamations a été faite par Nelson à bord du *Victory*, je l'ai lu sur le monument élevé dans la bourse de Liverpool: — *England eapccls*

« La terre pardonne, la mer ne par-
» donne jamais. Il faut toujours vaincre
» sur mer. Vous vaincrez ! »

Les marins du *Breton* gardèrent le silence, mais on entendit un frémissement d'armes sur les deux rangs.

Le navire dérapa ; le soleil se levait avec la brise du sud annoncée par Surcouf.

Paul regardait fuir la terre et tenait ses regards attachés sur les arbres lointains du domaine de Davidson. Quelques larmes furtives descendaient sur ses joues, et un frisson mortel agitait son

every man to do his duty. « L'Angleterre attend que chacun fera son devoir. »

corps et glaçait son épiderme aux feux du soleil de l'équateur.

Un coup de canon retentit sur le navire ; on arborait le pavillon de la France sur l'océan ennemi. C'est toujours un moment d'émotion sublime. Ce pavillon semble dire à tous : La France est toujours là où je suis!

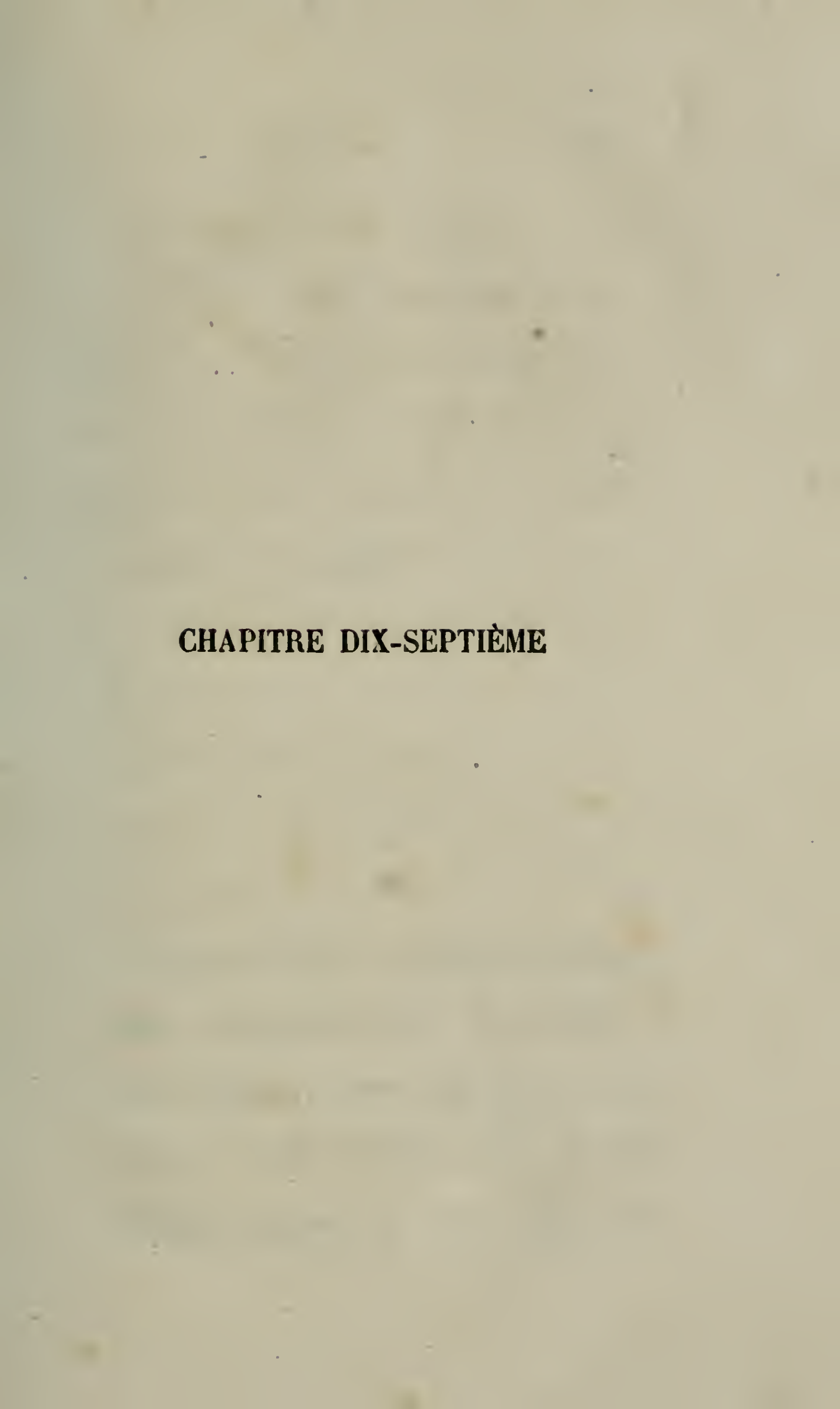
Paul regarda le pavillon, et, s'approchant de Surcouf, il lui dit :

— J'ai laissé mes armes chez Davidson ; j'attends celles que vous allez me donner.

Surcouf montra l'escalier de l'entrepont, et dit en riant à Paul :

— Voilà la rue de l'arsenal. Descendez et choisissez.

Paul ne regarda plus l'horizon de Kalima, et descendit.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

A bord du *Malaca*, les pirates sont heureux; ils ont enfin trouvé la vie si longtemps rêvée! encore une prise, et ils passent tous à l'état de nababs, et ils éclipsent Palmer, le dieu mortel de

l'Inde ; tout leur sourit, la mer, le ciel, le vent. Ils n'obéissent à personne. Ils commandent tous ; l'équipage est capitaine. En vain le farouche Cobra-Capel veut-il faire valoir des droits légitimes, transmis par Bantam, l'orgie lui rit au visage. Les cris se mêlent, se heurtent, éclatent à la fois. On dirait que le *Malaca* porte une cargaison de tigres au palais du gouverneur de l'Inde ; si l'Océan avait des échos, il ne saurait à qui répondre. Les canons seuls sont muets.

Les bandits ont étalé sur le pont toutes leurs richesses, pour s'enivrer aussi de la vue de l'or, car les vins de Constance et le rhum de Ceylan ne leur suffisent

pas. Le pont est jonché de débris de flacons, de cristaux et de porcelaines chinoises. On a dévoré un immense plat de karrik incendiaire, volcan de riz et de safran, qui brûle les poumons avec sa lave jaune, et complète l'ivresse du vin. Deux jeunes esclaves, d'un brun noir, enlevées à Timor, assistent à cette scène et pleurent en regardant la mer. Les éclats de rire répondent aux larmes; les derniers flacons s'épuisent; les derniers blasphèmes éclatent; un soleil de feu tombe d'aplomb sur toutes les têtes, et verse le sommeil de la débauche et de midi. Le silence succède au tumulte. On n'entend plus que les pleurs des deux

jeunes filles, comme on entend le murmure d'une source, voilée par les arbres, au fond des bois.

Si l'équipage eût confié son sommeil à la vigilance d'une sentinelle, à coup sûr la sentinelle se serait endormie, par esprit d'insubordination, mais, en l'absence d'un chef, personne n'ayant recommandé la vigilance, un bandit, moins ivre, n'avait pas fermé les yeux et regardait les quatre horizons.

Une voile parût à l'ouest. Le bandit se leva, prit la lunette et poussa un sifflement de reptile. L'équipage resta sourd; il fallut recourir aux moyens violents pour l'arracher à sa torpeur.

— Une voile ! une voile ! crièrent plusieurs voix.

Pour des pirates, un navire signalé est toujours un ennemi.

— Tout le monde sur le pont ! cria tout le monde.

Les plus séditieux de la bande criaient aussi :

— Nommons un capitaine ! nommons un chef.

Une voix lança cet anathème contre Bantam :

— Ce coquin a déserté avec la meilleure part ; si jamais il tombe entre nos mains, son plus petit morceau sera l'oreille ! Il fait le nabab, lui ! Il se blanchit

avec la craie de Chéribon ! Il rougit de son teint, le maudit !

— Me voulez-vous pour chef? cria Cobra-Capel.

— Oui ! oui ! répondirent une vingtaine de voix. Vive Cobra-Capel ! vive le rusé serpent de Tchoultry !

— Allons ! dit le chef élu ; canonniers, à vos pièces ! le navire est un fin voilier. Il va faire chaud.

— Il bat pavillon de France ! cria une voix de la proue.

— Mille cornes de rhinocéros ! reprit Cobra-Capel, je vous dis que c'est Surcouf !

— Bien ! dit OEil-de-Tigre, je l'avais

prévu! Bantam nous a trahis! il a laissé vivre Surcouf, pour nous faire pendre à sa grande vergue! Que la trompe d'un éléphant le caresse à Chéribon!

Le navire aperçu volait comme un oiseau, et ce n'étaient pas les manœuvres inhabiles et indolentes du *Malaca* qui pouvaient sauver les bandits.

Une fumée d'azur courut dans un rayon de soleil, et le *Malaca* reçut un boulet dans son bastingage à tribord.

— Bien tiré! cria Cobra-Capel; je reconnais l'œil de Surcouf.

— Nous serons mieux pendus, dit une voix.

— Oh! je l'en défie, de me pendre,

moi, reprit Cobra-Capel. Amis, feu partout !

Les deux jeunes esclaves s'étaient évanouies sur des lambeaux de voiles, et personne ne les remarquait.

— Par le dragon du soleil ! cria le chef, quand on ne peut pas s'échapper, il faut se battre. Nos carabines tuent aussi, comme si elles étaient chrétiennes, et nos sabres sont des rasoirs anglais. A l'abordage, nous sommes les plus forts ! Amis ! aux grappins ! Feu de toutes vos carabines ! Sabres aux dents, pistolets aux poings !.. Ils refusent l'abordage, les lâches ! ils manœuvrent pour nous couler !

Ceux du *Malaca* ne se trompaient point; c'était bien Surcouf, avec son *Breton*, le plus agile des oiseaux de mer. Non seulement il ne craignait pas l'abordage, mais il allait aborder lui-même pour en finir promptement.

Mal pointés, les canons du *Malaca* trouaient l'Océan avec leurs boulets et perdaient leur poudre. Surcouf avait fait cesser le feu de batterie, et tomba comme un aigle sur les bandits. Jamais, dans ses fabuleux abordages du golfe Persique ou du golfe de Bengale, le héros breton ne montra un élan pareil ; il s'agissait de reprendre son *Malaca*, infesté par des sauvages. Selon sa coutume, Surcouf tira

les deux premiers coups de pistolet et abattit le premier ennemi avec sa hache d'abordage. Paul et Mordeille s'élancèrent après lui, et tout l'équipage suivit comme un ouragan de fer et de feu. Les forbans résistèrent comme des tigres cernés dans un massif de jungles ; ils se roulaient sur le pont, avec leurs cricks, pour percer les pieds nus des assaillants; ils grimpaient comme des mandrilles sur les vergues, et il fallait les abattre au vol. Ce terrible combat, resserré dans un espace si étroit, ne fut pas long. Il ne resta bientôt que des cadavres horriblement défigurés; Cobra-Capel et deux autres bandits, échappés à la mort, dis-

parurent par les écoutilles; le champ de bataille du pont était au vainqueur.

L'équipage du *Breton*, par ordre de Surcouf, s'empara de l'or étalé sur l'arrière, car des symptômes alarmants vinrent avertir le marin brèton. Une fumée lente montait à travers les fissures de l'entrepont, et Surcouf savait bien que, souvent, dans ces rencontres, les bandits menacés d'être pendus mettent le feu aux poudres et font sauter le navire pris.

— Coupez les grappins, cria Surcouf, et tout le monde à bord du *Breton !*

On obéit, sans examiner l'ordre, tout étrange qu'il parût.

Surcouf resta le dernier sur le pont du *Malaca*, et, lorsqu'il vit que tout son équipage était en lieu sûr, à une certaine distance du *Malaca*, il s'élança dans la mer pour regagner son *Breton*.

Peu de temps après, le *Malaca* sauta et couvrit la mer de débris informes et sans nom.

La petite porte de fer de la sainte-barbe du *Malaca* sauva Surçouf et son équipage.

Dans le désordre du moment, Cobrä-Capel, ne trouvant plus la clé des poudres, incendia la cale, et ce retard donna aux vainqueurs le temps de s'éloigner. Cette conjecture appartient à

Surcouf; elle est très raisonnable et explique tout.

Cette affaire coûta la vie à trois hommes du *Breton*. Il y eut quelques blessés, entre autres le brave Mordeille. Surcouf versa quelques larmes sur le *Malaca*, navire qu'il aimait, comme tout marin aime le vaisseau, théâtre de sa gloire, de ses veilles, de ses rêveries, de ses dangers.

Pendant le combat, les deux jeunes filles de Timore avaient gagné le *Breton* à la nage, et après la victoire elles se jetèrent aux pieds de Surcouf pour demander sa protection. Le capitaine était reconnaissable, car il portait une épaulette

d'or sur une veste bleue ; ces pauvres filles ne pouvaient donc pas se tromper; tous les autres marins n'avaient aucun signe distinctif, et même, pour être plus alertes dans le combat, ils avaient quitté leurs vestes de coutil.

Surcouf tendit la main, avec bonté, aux deux sauvages, les releva et leur demanda le nom de leur pays. Au nom de Timor, Surcouf se frappa le front et réfléchit.

Puis il fit un signe amical aux jeunes filles, et pendant que l'équipage se purifiait des souillures du combat, il appela Paul et lui dit :

— Il y a une grande chose à faire, et le retard n'est pas permis.

Paul interrogea Surcouf par le regard, et, sur un signe qui lui fut fait, il s'assit.

— Le temps emporte ou dévoile tous les secrets, dit Surcouf. On peut dire aujourd'hui bien des choses qu'il fallait taire hier. Bantam a sauté avec le *Malaca*. L'enfer ait son âme !

— Capitaine, dit Paul, je n'ai cherché que lui, du moment où j'ai mis le pied sur ce pauvre *Malaca ;* mais tous ces bandits se ressemblent tous, comme les singes de la forêt de Fer. Ils se sont mêlés comme un jeu de cartes ; aller trouver le

valet de pique ! J'en ai assommé tant que j'ai pu, dans l'espoir de ne pas manquer le bandit.

— Il ne s'est pas manqué, lui, reprit Surcouf; il s'est fait justice. Si Bantam n'avait pas été à bord, le *Malaca* ne sautait pas. J'ai reconnu la main du démon quand j'ai vu la fumée aux écoutilles.

— Il a fait un pacte avec le diable, dit Paul.

— Le pacte ne lui a pas réussi, reprit Surcouf.

— Pardi ! le diable avait peur d'être détrôné sur terre ! dit Paul... Mais excusez-moi... je vous dis des bêtises, et

vous aviez, je crois, quelque chose de sérieux à...

— Oui, de très sérieux, interrompit Surcouf... Ecoutez-moi, Paul... Il y a un prisonnier à Timor... un prisonnier qui avait tout à craindre de Bantam... pour des raisons... n'importe!... Ce prisonnier est un compatriote, un gentilhomme, le comte Despremonts... Avez-vous entendu parler de lui, Paul ?

— Jamais, capitaine.

— Tant mieux! je vois qu'on a été discret, reprit Surcouf.

A ce moment, Pàul éprouva un serrement de cœur dont il ne put deviner la cause.

L'entretien continua.

— Mon cher Paul, on demande cinq mille piastres, à Timor, pour la rançon du comte. Nous sommes un peu riches enfin, par un hasard providentiel, et de plus, nous avons en notre pouvoir deux jeunes prisonnières de Timor; elles sont fort laides, mais dans leur pays elles sont fort belles; leurs familles doivent les regretter. Il y a donc une négociation à établir aux meilleures conditions possibles.

— Je comprends, dit Paul, toujours agité sans motif connu, je comprends; il s'agit de faire un échange de prisonniers et d'obtenir une diminution sur les

cinq mille piastres, en rendant deux prisonnières.

— C'est cela, mon cher Paul ; il faut pour cette négociation un homme courageux, adroit et connaissant le malais, et j'ai jeté les yeux sur vous.

Paul s'inclina pour remercier.

— Vous acceptez, n'est-ce pas, reprit Surcouf.

— Très honoré de votre confiance, capitaine.

— Nous avons mis le cap sur l'île de Timor, poursuivit Surcouf, et, quand nous serons devant l'île, vous descendrez dans une embarcation avec les deux Malaises et trois rameurs ; et l'échange

se fera, selon l'usage consacré, sur le petit rocher de Fiou ; il faut rendre justice à ces bandits ; ce sont les seules occasions où ils montrent de la bonne foi.

— Je connais cette manœuvre, dit Paul, maintenant...

— Maintenant, interrompit Surcouf, je vais vous apprendre une bonne nouvelle... En vous chargeant de cette négociation, vous serez infiniment agréable à une personne qui vous estime beaucoup, que vous estimez aussi, et qui demande tous les jours au Ciel, dans ses prières, la délivrance du comte Despremonts.

Un frisson courut dans les veines de

Paul; il fit un violent effort pour assembler quelques syllabes.

— Et... cette... personne... qui demande au Ciel...

— Vous ne devinez pas ? demanda Surcouf.

Paul fit un signe de tête négatif.

— On peut tout dire et tout nommer aujourd'hui, continua Surcouf; cette personne est notre belle comtesse Aurore... Aurore Despremonts... Que regardez-vous en mer, Paul ?... vous découvrez une voile ?... Est-ce que la mer nous apporte le cadavre de Bantam ?...

A ce nom d'Aurore, Paul s'était levé comme s'il eût reçu une balle au cœur;

mais une réflexion énergique réprima un cri sur ses lèvres, et par un mouvement subit il voulut dérober aussi à Surcouf un visage couvert d'une affreuse pâleur.

Sans se retourner, il répondit au capitaine, et, malgré son trouble, il s'estima heureux d'inventer quelque chose d'assez raisonnable.

— J'ai cru entendre... un bruit de rames... C'est que nous sommes dans les parages les plus dangereux... Vous le savez mieux que moi, Surcouf, l'an dernier, le bâtiment de M. Delanier a été ici, en un clin d'œil, entouré par cent pirogues qui semblèrent sortir de l'eau.

— C'est l'histoire de la mort de Vendredi dans *Robinson* que vous me contez là, Paul, dit Surcouf en riant, mon *Breton* en avalerait deux cents, de leurs pirogues... Asseyez-vous, Paul, et poursuivons. Il ne faut pas renvoyer à demain une si grave affaire...

— Sans doute, sans doute, dit Paul, en essayant de dérober les trois quarts de sa figure à Surcouf.

— Un jour perdu, poursuivit le capitaine, pourrait être fatal au comte Despremonts et à sa pauvre femme ; je n'ai jamais vu mariage si bien assorti. Ils s'adorent comme deux amants au pre-

mier quartier de la lune de miel. Si le moment n'était pas aussi grave, Paul, je vous ferais rire aux larmes... J'avais un jeune passager qui la croyait veuve, et qui...

— Oh! le moment est trop grave! — interrompit Paul avec un geste convulsif, — et, d'ailleurs, je connais maintenant très bien cette affaire... Capitaine, je ne crois pas me tromper, nous avons dépassé la côte de Chéribon, n'est-ce pas?

— Oui, et de beaucoup... je devine votre intention, Paul, vous voulez faire une petite descente chez les colons de Samarang?... mais songez-y bien, cela

vous fera perdre un temps considérable, et j'ai promis à Aurore Despremonts de ne pas perdre une minute quand l'occasion se présenterait, et elle est plus favorable qu'on ne pouvait l'attendre, puisque avec l'argent de la rançon nous avons ces deux petites Malaises en notre pouvoir... Eh bien ! vous ne répondez pas, mon cher Paul ?... vous tenez toujours à votre visite à Samarang ?...

— C'est que... voyez-vous capitaine, dit Paul avec des efforts inouïs, je n'ai pas l'honneur de connaître M. le comte Despremonts, et...

— Mon Dieu ! que dites-vous, interrom-

pit Surcouf au comble de l'étonnement, un brave officier! le continuateur de la grande œuvre de Dupleix; un noble Français! Vous avez besoin de le connaître personnellement pour... Vraiment, Paul, je ne vous comprends pas! vous avez encore dans la tête le fracas de la bataille!

Surcouf avait toutes les vertus et toutes les ressources des grandes choses militaires, la finesse même et la sagacité du soldat accompli; mais toute sa pénétration échouait devant la vulgarité de la vie bourgeoise; il aurait ainsi prolongé cet entretien avec Paul jusqu'au lendemain, et il n'aurait rien deviné.

Paul, qui se trahissait bien plus par sa pâleur que par les hésitations fiévreuses de sa parole, fit un dernier effort pour réparer son imprudente phrase, et dit d'une voix assez ferme :

— Capitaine, vous ne m'avez pas laissé achever... Certes, je n'ai pas besoin de connaître personnellement M. le comte... le comte...

— Despremonts ; souffla Surcoüf.

— Despremonts, reprit Paul pour voler à sa délivrance ; mais à l'habitation de Vandrusen, j'ai de bons amis dont j'ignore le sort depuis la descente de Ban-

tame, et, puisque je me trouve dans leur voisinage, je me souviens que j'ai des devoirs sacrés d'amitié à remplir.

— Eh bien! dit Surcouf, je vous approuve et tout peut s'arranger... Le retard ne sera pas long, vous me le promettez, Paul?

— La chaloupe, trois bons rameurs, le temps de serrer les mains de mes amis, s'ils vivent encore, de les pleurer, s'ils sont morts, et un instant après vous mettez à la voile pour Timor.

— Surcouf approuva d'un signe de tête, se leva pour donner quelques ordres, et

Paul s'aperçut bientôt que le navire changeait de direction et gouvernait vers la droite du détroit.

Le malheureux jeune homme paraissait plus calme; une résolution énergique était prise; mais laquelle? C'est ce que n'aurait pu deviner le plus sagace des observateurs.

A la hauteur de l'habitation de Vandrusen, le *Breton* mit en panne et la chaloupe prit la mer.

— Faites-leur bien mes amitiés à tous, dit Surcouf à Paul du haut de l'échelle, et promettez-leur ma visite prochaine.

Paul répondit par des gestes, ce qui pour lui, en ce moment, était plus facile que de répondre avec la voix. Il revoyait le débarcadère de Vandrusen, la guérite de pierre, les arbres de la fontaine des roses d'ivoire, le sombre massif où il gardait Aurore dans la plus affreuse des nuits, un magnifique paysage, qui avait un instant couvert de son ombre l'adorable femme à jamais perdue pour lui.

Une sentinelle avait probablement signalé un navire de France, car le bord de la mer perdit bientôt sa tristesse de solitude et s'anima de la présence de dix hommes bien connus de Paul.

Les joies de ces retours et de ces rencontres sont inconnues dans les villes, et les plus vives affections perdues et retrouvées n'ont rien de comparable à ces touchantes scènes du désert. On dirait que Dieu a créé une amitié plus sainte, une parenté plus aimante, pour les solitaires du désert, pour les vaillants défricheurs qui ont foi en lui et continuent son œuvre dans le pays du soleil.

Deux hommes de la troupe de Strimm et Torrijos manquaient à cette scène; ils avaient péri dans la nuit de l'attaque. Paul retrouva tous les autres et, dans l'accueil émouvant qui lui fut fait, il oublia

un instant son désespoir. Le comte Raymond, ce gentilhomme si calme toujours, et qui avait la pudeur de la sensibilité, pleura de joie en revoyant son jeune ami Paul. Les mille choses qu'on avait à se dire de part et d'autre furent dites en quelques instants, car Paul ne cessait de répéter à chaque phrase :

— Surcouf attend le comte Raymond.

Enfin, Raymond s'écria :

— Mais je suis aux ordres du brave Surcouf; que me veut-il?

Paul prit mystérieusement la main du

comte Raymond, et l'éloignant de ses compagnons, il lui dit :

— Surcouf ne vous attend pas.

Le comte Raymond fit un mouvement qui déconcerta Paul.

— C'est moi, ajouta-t-il, c'est moi qui compte sur vous ; c'est moi, votre ami, qui vous demande un service, à vous, mon noble ami, à vous si généreux toujours, à vous qui venez de m'accueillir avec des larmes de joie.

— Parlez, mon cher Paul, et, quel que soit le service, je vous le rendrai, foi de gentilhomme.

Alors, Paul, vu l'urgence, raconta à Raymond toute l'histoire du comte Despremonts et d'Aurore, et; en finissant; il ajouta :

— Moi, je ne puis pas me charger de cette mission, c'est impossible !... impossible !

Et il versa des larmes de désespoir.

— Que Surcouf; reprit-il, m'ordonne de me précipiter dans le fond de l'Océan, pour y chercher le plus beau coquillage de l'Inde, j'obéirai ; qu'il m'ordonne de prendre tout seul l'île de Timor; on me tuera, mais j'obéirai... aller retirer

le comte Despremonts des mains de ces bandits! impossible! Je n'ai pas tant de vertu! je suis un homme infâme! un lâche! un déserteur! je me punirai!

Le comte Raymond de Clavières aimait Aurore, lui aussi, et quel riant avenir il avait fondé sur cette amour; mais il était de la race des hommes héroïques, toujours prêts aux dévoûments sublimes; il prit la main de Paul et lui dit:

— Consolez-vous, mon enfant; vous aimez Aurore, et je vous comprends mieux que personne. Ce que vous ne voulez pas faire, je ne puis pas le faire, et je le ferai.

Il quitta Paul, s'avança vers les colons, et leur dit :

— Mes amis, le temps presse ; j'ai une grande mission à remplir. Il n'y a pas une minute à perdre, je vais délivrer le comte Despremonts.

Et, mettant le pied sur la chaloupe, il ajouta, en montrant le *Breton* :

— Mes amis, feu de toutes vos armes, et saluez le drapeaux tricolore !

Une salve de mousqueterie retentit sur la plage.

— Et vous, dit Vandrusen au comte,

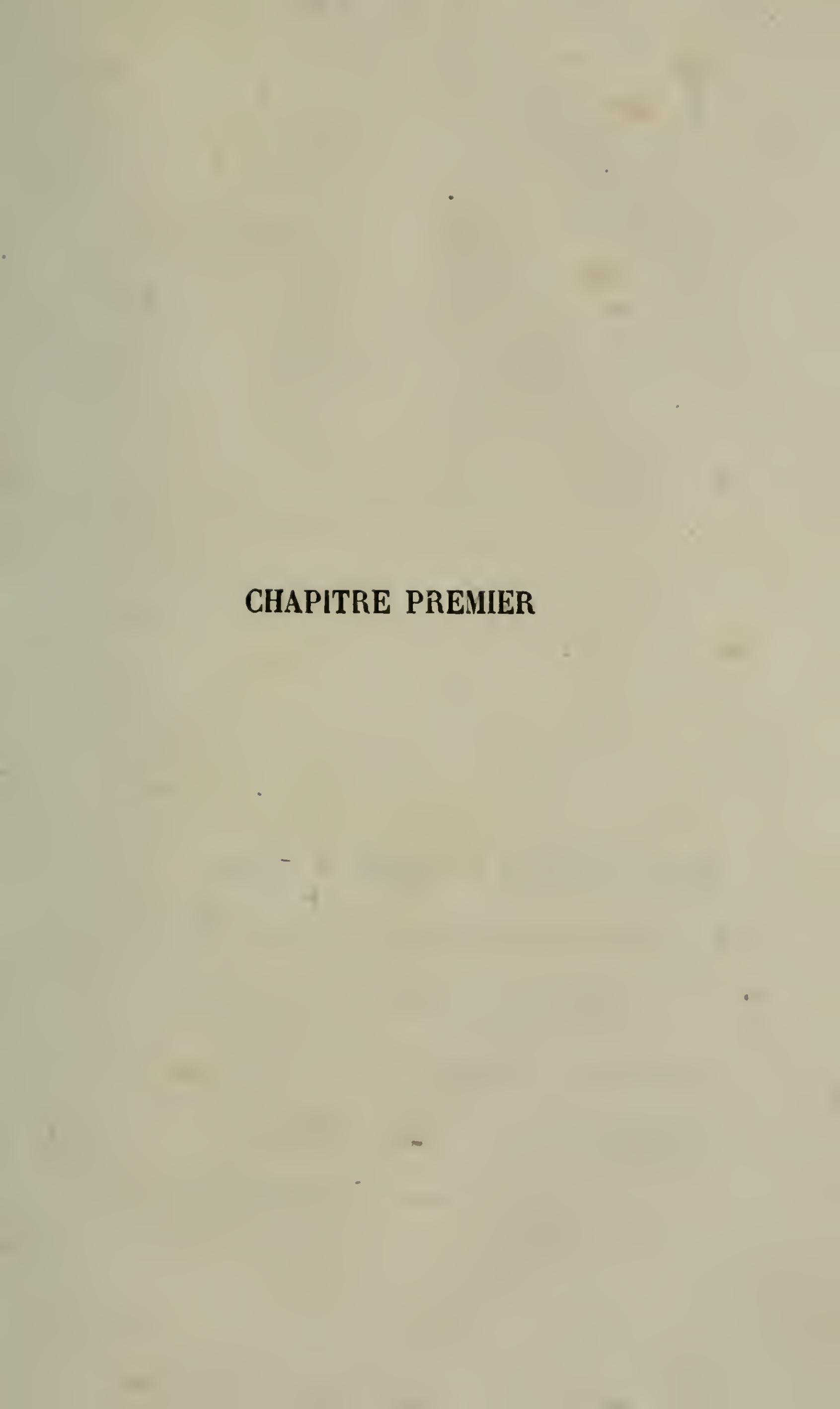
vous ne saluez pas comme nous le drapeau de la France ?

— Ce n'est pas mon drapeau ! répondit l gentilhomme de Versailles ; et il partit.

FIN DES COLONS.

DEUXIÈME PARTIE

LE POUVOIR DE LA FEMME



CHAPITRE PREMIER

I

Après le départ du comte Raymond, Paul, affectant un air d'insouciance, prit le bras de Vandrusen et lui dit :

— Le soir de l'attaque de Bantam, notre brave Raymond vous a fait faire une manœuvre bien savante...

— Si savante, interrompit Vandrusen, que nous n'y comprenions rien du tout. Et pourtant nous lui obéissions en aveugles.

— Cette manœuvre, dit Paul, pouvait seule sauver cette femme... madame... j'ai oublié son nom... Vous avez battu en retraite du côté de la...

— De la vallée de la Mort, dit Vandrusen.

— Oui, reprit Paul très agité, j'avais encore oublié ce nom... Cependant les anciens nous ont fait ici bien des histoires sur cette vallée... Croirais-tu, Vandrusen, que je serais fort embarrassé,

si je voulais faire une course de ce côté-là...

— Comment, dit Vandrusen, tu n'as jamais eu la curiosité de voir la vallée de la Mort?

— Jamais Vandrusen. Le travail et le sommeil m'ont toujours occupé.

— Oh! une vallée fort curieuse! reprit Vandrusen, mais bien triste à cause du *boon-upas*, le mancenillier des Célèbes, et le plus beau ou le plus affreux qu'on puisse voir dans les îles de la Sonde.

— Elle est bien singulière, dit Paul, la vertu qu'on attribue au *boon-upas*.

— C'est l'arbre de la mort, dit Vandrusen.

— Nous avons là un mauvais voisin, dit Paul en riant; heureusement c'est un voisin éloigné.

— Éloigné de deux milles, reprit Vandrusen.

— Pas davantage! fit Paul avec un air indifférent, je le croyais dans le voisinage de Sumbaya.

— On suit ce ruisseau, dit Vandrusen en désignant la droite, et il vous conduit à la vallée, à travers des ébéniers. C'est là que nous avons dépisté Bantam.

— Mais le coquin, reprit Paul avec

une chaleur factice comme parle un homme qui vient d'apprendre ce qu'il voulait savoir et ramène l'entretien à son début, mais le coquin a fini par comprendre la ruse du comte Raymond ! il a laissé une partie de la bande sur vos traces, et il est venu nous poursuivre, moi et madame... j'ai oublié son nom... il est venu nous poursuivre dans la forêt de Fer.

— Cette femme, dit Vandrusen, nous aurait un jour causé quelque grand malheur. En la voyant entrer chez nous, moi, j'ai eu peur d'en devenir amoureux...

— Allons donc! fit Paul avec un rire composé.

— Oui, oui, reprit Vandrusen ; c'est une femme fort dangereuse, et il en sait quelque chose, le comte Raymond !

— Ah ! le comte en est amoureux ? dit Paul avec le même rire.

— Il en perd la tête... mais voici le plus fort. Il a failli nous faire tous tuer pour cette femme.

— Vraiment ! dit Paul pour dire quelque chose.

— Je ne le blâme pas, reprit Vandrusen, Dieu m'en garde ! Notre devoir était de la défendre ; elle s'était mise sous notre protection ; mais, à notre place, il

y aurait eu beaucoup de colons qui auraient livré la comtesse à Bantam, sans tirer un coup de fusil.

En tout autre moment, Paul se serait récrié d'indignation contre une lâcheté pareille, mais son esprit entretenait une idée fatale, il n'écoutait plus Vandrusen que par complaisance, et il avait hâte de laisser tomber l'entretien.

Il prit pour prétexte la fatigue subie dans la journée, et, serrant la main à Vandrusen, il lui dit :

— Je vais me reposer quelques heures sous ces arbres. Au revoir !

— Vandrusen ne conçut aucun soupçon ; le prétexte était fort naturel. Une

oreille exercée aurait remarqué une grave altération dans la voix de Paul ; mais Vandrusen était encore trop jeune pour avoir appris le degré d'observation que l'expérience donne à l'ouïe et au regard.

Paul, resté seul, frappa son front et déchira sa poitrine nue, en se traitant de lâche et de déserteur. Sa conscience repoussait le suicide, mais par un de ces accomodements qu'une éducation imparfaite peut inspirer, il croyait avoir trouvé un procédé ingénieux pour mettre d'accord sa conscience et son désespoir.

Il suivit l'indication de Vandrusen et marcha d'un pas ferme et rapide vers ce

ite affreux qui porte à Java le nom de allée de la Mort.

Le soleil touchait la ligne de l'horizon naritime, lorsque notre malheureux eune homme arriva au but de sa course. a vallée, qui a un aspect lugubre même ux rayons du jour, avait pris des teintes répusculaires dignes de son nom. Dans oute sa longueur on ne voyait aucune pparence de végétation sauvage ou de ulture. Deux montagnes grisâtres et ues se prolongeaient à droite et à gauche jusqu'à la mer, en étalant, par intervalles, des torrents pétrifiés de scories noires, antiques débris des éruptions volcaniques de Java. Les formes de ce

terrain primitif ont des aspect sinistres, surtout lorsqu'elles s'ensevelissent dans les ombres du soir; ce sont des pics gigantesques, détachés sur la cime des plateaux, et ressemblant de loin à une succession de fantômes sortis des enfers pour envahir le ciel. Au milieu de la vallée, un arbre solitaire, inflexible comme le nopat et muet au souffle du vent; un immense cadavre végétal s'élève avec une tristesse inexprimable et complète ce paysage de désolation. C'est le *boon-upas*, l'arbre homicide, qui distille une invisible rosée vénéneuse et frappe de mort tous les êtres de la créa-

tion qui viennent chercher un abri sous son ombre et sur ses rameaux.

Telle est du moins l'opinion accréditée dans l'Inde, et surtout dans les îles de la Sonde; nier à Java l'influence mortelle du *boon-upas*, c'est nier la chaleur du soleil.

Paul regarda cet arbre avec cette volupté poignante que ressent l'homme au désespoir, lorsqu'il regarde l'arme fatale de la délivrance, au moment où le suicide va se consommer.

Ce crime infâme est l'acte d'un désespoir incurable; c'est le remède de la mort contre une vie impossible; c'est le calme du port après une tempête qui ébranle le

front, brûle la pensée, éteint le raisonnement. Chose étrange ! le suicide honoré par les païens, et regardé comme une vertu, après les héroïques exemples de Lucrèce, de Caton d'Utique et de Brutus, est flétri par le païen Virgile, ce premier poète chrétien (1).

La nuit venait de tomber dans ce val de mort, et la clarté des étoiles s'arrêtait à la cime des montagnes. L'horrible nature de ce paysage était une mauvaise conseillère pour un désespoir consommé.

L'épouvantable contraste des souve-

(1) . . . *Quam vellent æthere in alto*
Pauperiem duram et duros perferre labores!

nirs et de l'heure présente entraînait encore le malheureux jeune homme à son œuvre de destruction. Il voyait luire les éblouissants tableaux de la veille; les arbres radieux de Kalima, les vagues lascives du golfe sacré, le kiosque éclairé par la plus belle des étoiles, une atmosphère d'azur et d'or, toute remplie des divines extases de l'amour, et après, un crêpe de deuil couvrant ce mirage de femme et de lumière; une vallée ténébreus[illegible] comme le vestibule de l'enfer [illegible] fatal, dressé là comme [illegible] le déserteur, et la [illegible] nelle passion.

Le vague s[illegible]
[illegible]

et de la petite église parfumée d'encens et de genêts ouverte sur le golfe pour sourire aux marins arrêta quelques instants le jeune homme ; mais ce qu'il aperçut dans une vision infernale effaça subitement ce précieux souvenir. Le comte Despremonts, ramené en triomphe de Timor à Kalima, quelle joie dans l'habitation hollandaise ! quelle fête légitime ! quel banquet nuptial chez les Davidson ! quel avenir de ravissement deux jeunes époux !...

...cria-t-il, l'arbre sau-

...mir du sommeil

lâche déserteur

Des larmes de feu inondaient ses joues, et un violent accès de fièvre éteignit le dernier éclair de sa raison.

Il s'étendit sur le roc au pied de l'arbre de mort, bégaya la prière de l'enfance, apprise par une pieuse mère, murmura quelques paroles confuses, où le nom d'Aurore était seul prononcé distinctement, et les objets extérieurs se dérobèrent à sa vue ; les sensations s'arrêtèrent ; la pensée ne fonctionna plus ; le corps se raidit dans une affreuse immobilité.

Cependant les colons étaient fort inquiets, à la veillée, devant l'habitation de Vandrusen. On avait attendu Paul au repas du soir, et on concevait de justes

alarmes en comptant les heures de cet inexplicable retard.

On ne pouvait plus envoyer Asthon à la découverte; le chien de la case de Samarang était à Kalima. Strimm et ses amis prirent leurs armes et fouillèrent courageusement les bois du voisinage pour retrouver leur jeune ami et lui prêter assistance, s'il s'était réfugié sur un arbre pour se dérober à quelque bête fauve. Toute prudence fut même oubliée; le nom de Paul retentissait dans la nuit à tous les carrefours ténébreux, et aucune voix ne répondait. Chaque minute augmentait la désolation de tous.

La nuit et les bois gardaient leurs se-

crets ; les plus intrépides et les plus alertes parmi les colons désespéraient, après des courses brûlantes faites dans des massifs impénétrables, où le pied d'un homme ne s'était jamais posé. Strimm, cet intraitable sauvage civilisé par un regard d'Aurore, osa même se hasarder seul dans le labyrinthe du bois de Fer, et visita l'auguste ruine où la jeune créole et son compagnon avaient passé une nuit. Personne ne découvrait le colon perdu, et on le pleurait déjà comme si on eût appris sa mort. Il y a dans le cœur des hommes bien plus de vertus généreuses qu'on ne le croit. Les villes ont fait calomnier l'humanité.

Vandrusen, qui avait un cœur chaud et la pensée lente, se ravisa tout à coup, vers les heures matinales, et, frappant la terre du pied, il dit :

— Je me rappelle maintenant que notre ami Paul était fort pâle et fort agité, en me parlant hier soir... et une chose me frappe encore dans ce souvenir, il m'a demandé beaucoup de détails sur la vallée du *boon-upas*... Oui, en me souvenant de tout cela, je crois être dans une bonne conjecture... il y avait un profond désespoir sur sa figure... j'ai cru à la fatigue, moi... il m'a trompé ! il m'a trompé !... allons du côté de l'Est, mes amis...

Et tous les colons s'élancèrent sur les pas de Vandrusen.

Le soleil se levait, mais la vallée de la Mort gardait encore des teintes sombres dans ses profondeurs. Paul ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec une stupéfaction folle : ressuscitait-il dans un autre monde, ou se réveillait-il après un long sommeil dans celui-ci? Son esprit n'avait pas encore assez de lucidité matinale pour résoudre cet étrange problème.

Le sommeil, ce céleste médecin gratuit, avait donné un peu de calme au pauvre malade, et la fraîcheur embaumée des douces heures du matin passait sur

son front comme une main caressante, la main d'un invisible ami.

Il se souvint alors des mille histoires contées par des imaginations indiennes sur le *boon-upas*, et il se formula cette réflexion à lui-même :

— C'est peut-être comme le gouffre du *Bec-de-l'Aigle*, à la Ciotat; on dit que tous ceux qui les regardent deviennent fous. J'ai vu beaucoup de gens qui ont regardé ce gouffre, je l'ai regardé moi-même, et nous avons tous gardé notre raison.

Et il contemplait le *boon–upas*, qui, à la tranquille clarté des heures du matin, ressemblait à un arbre ordinaire et lui

promettait une ombre innocente quand le soleil arriverait au zénith.

Un incident, qui serait merveilleux dans la vallée de Montmorency, mais qui est très vulgaire dans une solitude de Java, vint exercer une salutaire influence dans le réveil de Paul.

La Providence se sert de tout pour venir en aide aux bons cœurs : elle envoie le brillant oiseau du soleil sur l'arbre du désert, quand Aurore rencontre les terribles damnés de Java ; voyons ce qu'elle va faire pour le malheureux Paul.

Échappé à l'influence fabuleuse du *boon-upas*, Paul, en reprenant sa raison,

retrouva son amour et son désespoir. Un rocher à pic démesuré se dressait de l'autre côté du val comme le démon de la tentation. Cette fois la ressource offerte promettait un résultat infaillible; il n'y avait pas de réveil ou de résurrection possible au fond de cet abîme. Il s'agissait de s'endormir au sommet, sur le talus glissant, et l'agitation d'un rêve faisait le reste.

— C'est bien ! dit Paul.

Et il s'achemina vers la roche secourable et plus infaillible que le *boonupas.*

En ce moment, une forme colossale, dont la teinte se confondait avec la forme

générale du paysage, passait dans le vallon, et au bruit des pieds de Paul, elle s'arrêta.

C'était un de ces superbes éléphants de Java, dont l'espèce est à peu près perdue aujourd'hui, grâce à la spéculation des chasseurs d'ivoire, ou aux collectionneurs des jardins zoologiques anglais.

Paul s'arrêta aussi, et dans l'heure de désespoir où il se trouvait, il n'éprouva aucune crainte. Quand on est décidé à mourir, la mort est bonne à accepter sous toutes ses formes.

L'éléphant examinait attentivement le petit être, et ne lui voyant rien de dan-

gereux entre ses mains frêles, il s'approcha sans crainte, poussé par cet instinct qui lie sa noble race à la race humaine.

En toute autre occasion, Paul aurait fait l'une ou l'autre de ces deux choses : armé, il aurait mis une balle dans l'oreille du colosse ; désarmé, il aurait escaladé au vol un pic du voisinage pour se mettre en lieu sûr.

Ne pouvant tuer et ne voulant pas fuir, il marcha de son côté vers l'éléphant sans s'émouvoir de deux dents horizontales et menaçantes, et d'une trompe qui s'agitait comme une massue prête à tout écraser.

Dans les violentes crises de l'âme, une sensation nouvelle est un repos. Le jeune homme éprouva soudainement un vif accès d'orgueil, en abordant de près, et sans pâlir, le plus fort, le plus courageux et le plus formidable des animaux de la création. De son côté, le colosse paraissait joyeux d'examiner de près une de ces créatures qu'il était destiné à servir, en écoutant la voix d'un instinct toujours supérieur à notre raison.

Paul caressa de sa petite main les oreilles rugueuses du colosse, dont la majesté ne s'offensa point d'une hardiesse si familière. Il parut même recevoir avec plaisir ces témoignages d'affec-

tion; et voulant reconnaître ce procédé amical, il fit serpenter délicatement sa trompe autour des épaules et du cou du jeune homme, en modulant au fond de l'abîme de son gosier une gamme douce, qui donnait pourtant une idée de la toute-puissance de sa voix, lorsque la vengeance, la colère ou l'amour l'élevaient au tonnerre du mugissement.

Cet échange de civilités affectueuses se prolongea, et Paul retrouva même un sourire, ce sourire de la jeunesse qui passe sur un mâle visage comme un rayon et semble descendre du ciel.

L'éléphant ploya ses quatre piliers, comme un ami qui, trouvant l'entre-

tien amusant, s'asseoit pour le continuer plus à son aise. Paul ne voulut pas commettre une impolitesse envers une si noble créature, et il s'assit à son ombre.

Ce sont là des aventures du désert, aventures vraies. Nous sommes à Java, au cœur de l'Inde. Je n'écris pas un roman bourgeois dont la scène se passe rue Saint-Honoré, j'écris une histoire de colons, et quelque jour il m'arrivera, pour les *Damnés de Java*, ce qui m'est arrivé pour la *Floride* et la *Guerre du Nizan*. D'illustres voyageurs écriront, comme l'ont écrit M. de Lagréné, notre ambassadeur en Chine, le même qui m'a com-

blé, à son retour, de très beaux présents indiens, et le savant et spirituel docteur Yvan, ils écriront, dis-je, que mes romans sont des histoires, que mes paysages existent, que mes héros ont existé, que leurs aventures sont réelles et que je n'ai rien inventé de toutes mes prétendues fictions de roman. L'univers ne peut pas toujours ressembler au boulevart Montmartre et même à la rue de Rivoli.

Cette parenthèse nécessaire étant fermée, nous rentrons dans le récit.

Vandrusen et les autres colons, toujours à la recherche de Paul, et conduits cette fois par une idée, arrivaient aux limites de la végétation et entraient en

plein jour dans la profonde vallée de la Mort.

Vandrusen cherchait le *boon-upas*, et la troupe de Strimm, quoique très intrépide, frémissait de peur, en entendant le nom de l'arbre si redouté. Cependant le dévoûment de l'amitié l'emportait sur toutes les considérations timides, même sur la plus inexorable des terreurs, la terreur nerveuse, fille de l'imagination.

Strimm, dont le coup d'œil embrasait un horizon, s'arrêta brusquement et fit signe à ses amis de ne pas bouger : il

venait d'apercevoir Paul, en péril de mort, auprès d'un éléphant.

Tous les colons se cachèrent derrière une roche saillante pour tenir conseil. Vandrusen et Strimm, qui avaient dans le regard le compas du géomètre, affirmaient que l'éléphant était à portée de carabine, et que dix balles envoyées simultanément à l'oreille du colosse devaient le tuer sur place, car ils étaient tous adroits comme des chasseurs du Zanguebar ou de la baie d'Agoa.

— Mais, — car il y toujours un *mais*

dans ces occasions, mais dit Strimm à Vandrusen, si nous ne parvenons qu'à le blesser, ce qui est très probable, Paul est perdu.

Personne n'eut le courage de contredire Strimm; personne n'osa garantir l'infaillibilité de son coup d'œil.

— Et si nous nous montrons, remarqua Vandrusen, le danger est aussi grand.

— Il faut pourtant prendre un parti, dirent quelques voix.

Strimm, l'œil fixé sur une crevasse de roc, regardait toujours cette étrange scène du désert, et tous ses instincts de sauvages n'y comprenaient rien. Il voyait toujours l'éléphant placé à côté de Paul et jouant avec sa proie avant le coup de grâce, comme le tigre fait avec le kandjil.

— Pourtant, pensait Strimm, ce jeu n'est pas dans les habitudes graves de l'éléphant.

Vandrusen examinait les deux amorces de son fusil et mesurait une douzième fois la distance qui séparait ses balles de

l'oreille du colosse; mais Strimm secouait la tête en signe de désapprobation et regardait le soleil, comme font les sauvages, dans les anxiétés fiévreuses de la vie du désert.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du deuxième volume.

—

Fin de la table du deuxième volume.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.